DU MÊME TRADUCTEUR

Gabrielle Zapolska. *L'Oraison Dominicale* (Paris, Sansot).

Joseph Weyssenhoff. *Vie et Opinions de Sigismond Podfilipski* (Paris, Plon-Nourrit).

I.-J. Paderewski. *A la mémoire de Frédéric Chopin* (Paris, Agence polonaise de Presse).

EN PRÉPARATION :

Mémoires de J.-C. Pasek (1656-1688), avec notes et commentaire.

LADISLAS-STANISLAS REYMONT

L'APOSTOLAT DU KNOUT
EN POLOGNE

Notes de voyage au pays de Chelm

Traduites du polonais avec l'autorisation de l'auteur

PAR

PAUL CAZIN

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1912

AVANT-PROPOS

La « Question de Chelm » nous est déjà connue par quelques articles de journaux, conférences, livres et brochures. Sans plus émouvoir l'opinion que toute autre question de politique étrangère, elle intéresse au moins les historiens attentifs au sort des nationalités, ou les sociologues curieux de constater ce qui reste de barbarie dans notre Europe civilisée.

Un nouveau démembrement de la Pologne se prépare. Sous prétexte de défendre la population orthodoxe, en Podlachie, contre la propagande polono-latine, l'oligarchie bureaucratique, héritière de l'autocratie des Tsars, présente à la Douma un vieux projet remontant à 1865, huit fois déjà repoussé dans l'intérêt même de l'Empire, et qui semble être aujourd'hui la dernière cartouche de la russification. Le projet tend à séparer des gouvernements de Lublin et de Siedlce, au sud-est de la Pologne russe, un certain nombre de districts dont l'ensemble constituerait le nouveau gouvernement de Chelm.

Il y a plus ici qu'une simple modification administrative, ou qu'une de ces « affaires

de politique intérieure, » devant lesquelles, paraît-il, toutes les consciences doivent se taire. Il y a un nouvel attentat contre la nation polonaise.

« Nous avons été dépouillés de nos institutions et de nos droits, — écrit un éminent juriste varsovien[1], — le Royaume de Pologne n'en reste pas moins séparé de l'Empire russe dont il forme une partie indivisible sans doute, mais une partie distincte, dans des frontières nettement déterminées, jadis, par les conventions internationales et les actes impériaux. Les régions orientales des gouvernements de Siedlce et de Lublin sont, au point de vue

1. M. François de Nowodworski.

du droit politique, parties intégrantes du Royaume de Pologne; les en arracher, serait violer les conventions et les actes sur lesquels repose l'union du Royaume et de l'Empire, et qui assurent et garantissent à l'Empire la souveraineté sur le Royaume.

« Et il ne s'agit pas seulement d'une controverse doctrinale, il y va de l'intérêt immédiat des populations.

« Le Royaume de Pologne est sorti du Duché de Varsovie. Le Duché de Varsovie avait ses marques distinctives : de vieilles lois polonaises léguées par l'ancienne République, des lois nouvelles introduites par Napoléon. Avec le Code Napoléon, l'égalité des citoyens devant la loi et l'abolition des classes y avaient été procla-

mées. Le Royaume du Congrès obtint de plus le régime hypothécaire. Sur ces bases, une vie sociale toute différente de celle des régions adjacentes de l'Empire russe, se développa, dans le pays, au point que les lois et règlements ultérieurs, bien qu'émanant de l'autorité russe, durent y être tout autres que dans l'Empire. Autre fut l'administration municipale, autre l'organisation communale, autre le régime fiscal et judiciaire. Toutes ces différences politiques, juridiques et économiques font assez pressentir quelles perturbations déterminera la mise à exécution du projet. La population de ce nouveau gouvernement, déracinée de son milieu social, en présence d'un système inconnu de droit

civil et public, sera menacée à chaque instant dans ses biens et dans sa liberté.... »

C'est à sa liberté religieuse qu'en veulent surtout les auteurs du projet. Le peuple de Podlachie, en grande majorité uniate, autrement dit catholique de rite slavon, va tomber entre les mains des popes et des cosaques, chargés de le convertir à l'orthodoxie. Il ne fera qu'y retourner, prétend le Saint Synode. Mais le peuple est moins fort en Histoire Ecclésiastique que les théologiens du tsarisme. Il sait seulement que les pères de ses pères ont été baptisés, mariés et enterrés de telle façon; qu'ils ont puisé à telle religion les seules consolations de leur vie misérable, et comme il y a trois cents ans

que cela dure, il lui semble, à bon droit, qu'en lui prenant cette religion, on lui prend son passé, sa tradition, son bien. Avec la farouche énergie de ceux qui n'ont pas grand chose à perdre ici-bas, et l'héroïque entêtement des consciences frustes, il s'apprête à résister. Souhaitons de ne pas avoir, d'ici peu, le sinistre écho de ce qui se passe partout où la Russie, Etat « policé » par excellence, promène ses knouts victorieux.

Infortuné pays, que cette contrée du Boug : persécuté pour embrasser l'Union, persécuté pour l'abandonner, il vient à peine de goûter quelques années de tolérance, que la persécution le menace à nouveau. En feuilletant les pages de son

martyrologe, quelque chose de l'égarement et du désespoir de ces âmes obscures vous saisit, et l'on ne sait plus que répéter les mots désolés de l'Ecclésiaste : « J'ai considéré l'oppression de ce monde, et voici les larmes de l'innocent qui n'a point de consolateur. C'est pourquoi j'estime plus le mort que le vivant, mais j'estime plus encore celui qui n'est pas né, car il n'aura pas vu toutes les méchancetés qui se font sous le soleil. »

M. Ladislas-Stanislas Reymont, l'excellent romancier, auteur des *Paysans*, de *Justice* et de tant d'autres belles œuvres, a rapporté du pays de Chelm ces notes de voyage dont une traduction ne peut donner qu'une bien pâle copie. Du reste, M. Rey-

mont lui-même s'est moins préoccupé de faire œuvre d'art que de prêter à une cause juste l'appui de son rare talent, et s'il a écrit dans sa langue des pages éclatantes, c'est que telle est sa façon accoutumée d'écrire.

Ces histoires de paysans que l'on veut forcer, comme ils disent, « à ne pas être ce qu'ils sont, » et qui meurent plutôt que de céder, ont pour le lecteur un autre intérêt que l'intérêt romanesque. Elles nous offrent le grand exemple de volontés qui ne plient pas, de constances que rien ne peut abattre. Elle nous ouvrent aussi des vues assez nouvelles sur l'état d'esprit de ces gouvernants russes, qui poursuivent dans la Pologne le représentant slave de ce

qu'ils appellent « l'Occident pourri, » et qui joignent à la haine du nom polonais, — la haine du nom latin.

PAUL CAZIN.

L'APOSTOLAT DU KNOUT
EN POLOGNE
Notes de voyage au pays de Chelm

I

M. R..., s'échauffant de plus belle, s'écria :

— Mais moi aussi j'ai pris part à cette dernière mission, et elle s'est si profondément gravée dans ma mémoire que je puis vous en rapporter les moindres détails. Je ferai seulement précéder mon récit d'une scène assez caractéristique, afin que vous ayez un tableau plus complet de la vie des Uniates avant l'acte de tolérance.

. . . .

Pâques, cette année-là, tombait au commencement d'avril, en même temps que les pâques orthodoxes. Je me souviens que le vendredi saint il bruinait depuis le matin. Les fossés étaient encore pleins de neige, les champs détrempés à fond, les routes impraticables. J'allais et venais agacé, car le vilain temps faisait mine de ne pas cesser de sitôt, quand, pour comble, voilà mon forgeron qui me demande de faire atteler et d'envoyer chercher le curé pour sa femme.

— Qu'est-il donc arrivé? Je l'ai vue hier soir même qui trayait les vaches.

— Ça l'a prise cette nuit. Maintenant elle est au lit, elle meurt... dit-il en se passant la manche sur les yeux.

— Allez vers Madame, elle vous aidera peut être.

— C'est que je n'ose pas; si c'était la petite vérole?

Je pris peur tout de bon. Depuis l'hiver, la petite vérole sévissait dans notre village.

— Si l'on faisait venir le docteur? lui proposai-je très sérieusement.

Il eut l'air de tomber des nues et ouvrit la bouche toute grande. Puis, se jetant à mes pieds et m'embrassant les mains, il bégaya avec effroi :

— Le prêtre, le prêtre seulement. Les docteurs n'y feront rien. A quoi sont-ils bons? Ils vous regardent, ils vous tâtent, écrivent une ordonnance, prennent l'argent et laissent la maladie. Le bon Dieu

y remédiera plus vite. La femme ne fait que geindre pour avoir un prêtre.

Je me rendais à l'écurie pour y prendre quatre chevaux, car nous avions jusqu'à la paroisse une boue infernale, lorsqu'en passant devant les maisons je crus apercevoir la femme du forgeron, sur le pas de sa porte, en train de donner à manger à ses porcs. Je me mis à l'invectiver de ce que, dans un pareil état, elle sortait au froid. Elle sourit d'un air entendu, me fit signe d'entrer, ferma la porte et me dit à l'oreille :

— Il faut que le curé vienne avec le bon Dieu, il le faut à tout prix.

Elle parlait d'un ton si décidé et avait les yeux si brillants que je crus qu'elle délirait.

— Moi ! fit-elle, je me porte à merveille. Dieu soit loué ! Mais le curé ne peut venir que chez moi. Il n'y a que moi, ici, d'inscrite comme catholique.

Je commençais à comprendre.

— Et qui donc est malade ? demandai-je.

— Il y en a quatre, ils sont perdus. On ne peut pourtant pas les laisser mourir sans religion. Ils sont inscrits comme orthodoxes, le curé n'a pas le droit de les voir. Est-ce que ces pauvres âmes vont partir sans sacrements ? Voilà huit jours qu'ils se tourmentent, huit jours qu'ils ne peuvent pas mourir et ne font que pleurer en demandant le prêtre. C'est affreux à voir et à entendre. Alors je me suis dit : je ferai la malade, le bon Dieu me par-

donnera bien cette tromperie. Le curé viendra chez moi, on apportera les autres et ils se confesseront. Les gardes ne se douteront de rien.

— Et vous voulez amener la petite vérole chez vous! lui criai-je.

— Sans la volonté de Dieu personne ne perdra un cheveu de sa tête, répondit-elle gravement.

— Mais vous avez de petits enfants, ils peuvent prendre le mal pour un rien.

— Eh! oui, mais Dieu nous fera miséricorde autrement. Il faut aider ces malheureux. Croyez-vous que ce soit peu de chose que des âmes à sauver? ajouta-t-elle avec tant de fermeté que je me sentis vaincu et envoyai les chevaux.

A la tombée de la nuit, on traîna les malades dans la chaumière du forgeron et on les étendit côte à côte sur le plancher. La femme leur piqua dans la main des cierges allumés, s'agenouilla au milieu et se mit à prier de toute son âme pour ces agonisants qui restaient là immobiles, attendant patiemment la confession, l'absolution et la mort.

J'ai vu cela de mes yeux, jamais je ne l'oublierai.

Le prêtre arriva tard, et derrière lui, pas à pas, les agents russes, comme toujours, afin de le surveiller et voir s'il n'apportait pas aux « opposants » les secours de la religion. Ils restèrent tout le temps, le nez au vent, sous les fenêtres closes, sans pouvoir trouver la piste. Le

prêtre prépara les malades à la mort et partit. Tous quatre moururent cette même nuit.

Et, quelques jours après, deux enfants du forgeron mouraient aussi.

Leur mère avait payé bien cher sa charité, mais elle supporta le coup avec un courage radieux. Au retour de l'enterrement, elle disait à ma femme.

— Je les ai perdus, mes petits, je les ai perdus... mais par leur mort, ils ont racheté quatre âmes de la perdition éternelle.

Or peu après le départ du curé et de ses anges gardiens, quand tout fut calme dans la maison, je me rendis à mon bureau. A peine avais-je allumé ma lampe que j'entendis heurter à ma

fenêtre et qu'une ombre passa devant les vitres.

Je pris mon revolver et sortis. Un homme était debout près de la porte. Il me dévisagea de très près et me chuchota :

— Demain soir, mission.

— Où?

— Sur le coup de midi, une voiture avec un cheval gris s'arrêtera devant l'auberge. Deux paysans seront dessus, suivez-les, ils vous conduiront.

— D'où êtes-vous? demandai-je malgré moi.

— De partout! fit-il brusquement.

Je le priai instamment d'entrer et de se reposer un peu.

— Pas encore. Il faut que j'aille réveil-

ler ceux qui dorment, dit-il de je ne sais quel ton inspiré.

— Et ma femme, puis-je l'emmener?

— C'est trop loin pour Madame. Et puis, les femmes aiment mieux mourir que de se taire.

Il s'apprêtait à partir.

Restez au moins jusqu'au jour. Par cette nuit noire et avec ce dégel....

— Il n'y a pas un fossé que je ne connaisse par ici, et puis, celui qui porte la bonne nouvelle ne perdra pas son chemin. Je me suis déjà mis en retard, j'ai dû attendre que le prêtre et les agents fussent partis.

— Mais le curé y sera à cette mission?

— Pas le nôtre, bien sûr, c'est un de

ces aubergistes de paroisse comme il y en a!

Ces mots m'étonnèrent dans sa bouche, mais j'eus à peine retrouvé la parole, qu'il était parti. Je n'entendis plus que le clapotement de la boue et le grondement des chiens qui semblaient le reconduire comme un ami.

Le lendemain, à midi, après m'être habillé de manière à ne pas attirer sur moi l'attention, je fis atteler à ma *bryczka* un gros cheval de trait et me rendis au village. Devant l'auberge, stationnait un char. Je reconnus le cheval gris et les deux paysans. Comme j'allais les dépasser, ils s'élancèrent en avant, sans avoir l'air de me remarquer le moins du monde.

Les routes étaient affreuses, défoncées,

pareilles à des lits de rivières fangeuses. Nous nous suivions pied à pied, évitant les villages et faisant de tels détours qu'il me fut bientôt impossible de m'orienter.

Malgré mes prévisions, la journée était belle, une vraie journée de printemps pleine de chants d'alouettes et du scintillement des prairies inondées. Par endroit, aux places plus chaudes, les blés partaient déjà.

Nous allions atteindre une énorme bourgade que dominaient les coupoles vertes d'une église russe, quand mes guides s'arrêtèrent et l'un d'eux me cria :

— Tout au bout, à main droite, la dernière maison.

Ils prirent un chemin de traverse et j'entrai hardiment dans le bourg.

La route, bâtie des deux côtés et sillonnée de flaques, résonnait de la joyeuse rumeur qui précède les jours de fête et de l'aboiement furieux des chiens qui me poursuivaient. Devant l'église qui jadis avait appartenu aux catholiques, le garde m'observa avec tant d'attention que je pressai mon cheval instinctivement. Je remarquai aussi, à ma grande surprise, que de nombreux chariots partaient pour les champs, chargés de charrues et de herses, alors que dans ces régions basses l'eau remplissait encore les sillons. Quelques paysans, assis sur un monceau de chevrons devant une porte, se levèrent à mon approche, me jetèrent un « Loué soit Jésus-Christ! » et se mirent à ma suite. Le bourg s'étendait sur deux vers-

tes de long. Lorsqu'arrivé à l'extrémité je cherchai des yeux la dernière habitation, un de ces hommes me dit à mi-voix :

— Le garde vous suit. Prenez à droite, longez la maison et tournez derrière les bâtiments, près de la grange. Puis il passa, sans s'être arrêté un instant.

Je suivis son conseil. Le petit chemin que je pris courait au travers d'une saulaie touffue et passait près d'une grande maison si bien cachée dans les arbres qu'on en distinguait à peine les murailles blanches et la toiture.

Je regardai à la dérobée derrière moi : le garde, posté au tournant, m'observait entre les branches ; les paysans gagnaient les bois un par un.

Je m'approchai, impatient de trouver

une entrée quelconque, mais toute la maison semblait abandonnée; des paillassons bouchaient les fenêtres, les portes sur la cour étaient fermées et la porte cochère, percée dans la clôture, cadenassée. J'eus beau lancer mon cheval avec tout le bruit possible et faire claquer mon fouet, pas une voix, pas un aboiement ne me répondit. Enfin, quand j'eus tourné derrière la grange, deux battants s'ouvrirent tout à coup pour me livrer passage et se refermèrent aussitôt.

— On peut laisser le cheval dans la remise, dit un vieux paysan à tête blanche, et il s'éloigna sans plus s'occuper de moi. Quelques chevaux se trouvaient déjà là. J'entrai avec empressement dans la salle. Il y faisait presque

noir. Les fenêtres calfeutrées laissaient à peine filtrer quelques raies de lumière, mais aux lueurs rougeâtres du foyer, je distinguai une sixaine de personnes assises le long des murs. Personne ne me salua. On eût dit qu'ils n'avaient pas remarqué mon entrée, mais un murmure étouffé courut parmi eux et je sentis sur moi des regards scrutateurs et défiants. J'essayai d'engager conversation. On me répondit évasivement, d'un air peu engageant. Et même, quand j'en vins à parler de la mission avec une certaine insistance, l'un d'eux me coupa impatiemment la parole :

— Quand le moment sera venu on verra.

Enfin, une femme voyant mon embarras leur expliqua qui j'étais.

Des mains rugueuses se tendirent vers moi. Quelqu'un ayant jeté des ramilles sur le feu, la flamme éclaira toute la pièce, et je pus distinguer mon monde.

Je n'en connaissais aucun personnellement, mais j'avais vu déjà ce type de héros, ces faces austères et douces, ces yeux intrépides, ces têtes de martyrs des « opposants. »

— Jamais un étranger ne se faufilerait par ici ! dis-je en les saluant tour à tour.

— Mais jamais on ne prendra trop de précautions. Le méchant est comme la mauvaise odeur, il entre partout.

— Parfois il faut se garder de son ombre.

— Et comme c'est dur de se garder

quand tant de « preneurs d'âmes » tournent autour de vous!

— Dernièrement ils ont bien levé Michel Klimiuk de Wisznica, ces chiens-là!

— Comment? Comment? firent des voix effrayées.

— Hé! ils l'ont pris! C'était pour un mariage catholique, Monsieur, dit celui qui parlait, en se tournant vers moi. Il s'était marié en automne à Cracovie. Après leur retour, elle, qui était d'une autre commune, vint s'engager chez lui comme servante, et ils vécurent tous deux comme les chrétiens doivent vivre. Mais voilà qu'une nuit les agents les surprennent ensemble, mettent la chaumière sens dessus dessous, arrachent jusqu'au chaume du toit et trouvent l'acte de ma-

riage. Ce qu'ils durent endurer les malheureux, Dieu seul le sait ! La femme a été renvoyé à son père garrottée comme une bête de boucherie. L'homme est au district. On veut maintenant qu'il se remarie devant le pope.

— Il ne se laissera pas faire, insinuai-je.

— Lui ? c'est un dur! — Sa mère a été si bien « convertie » qu'elle en est morte, son père est quelque part en Sibérie. C'est le résistant des résistants, je vous dis. Les autres le savent bien. Son mariage lui coûtera bon, il n'a pas fini d'en voir!

Les langues se déliaient, et peu à peu, presque sans le vouloir, tranquillement, sans plaintes et sans cris, ces humbles cœurs s'épanchaient devant moi. Ils me

disaient leurs peines de chaque jour, les vexations incessantes, quotidiennes, systématiques auxquelles ils étaient en butte, les amendes qu'ils devaient payer pour tout : pour avoir baptisé un enfant et pour ne l'avoir pas baptisé, pour avoir enterré leurs morts en cachette pendant la nuit, pour s'être mariés ou confessés, pour avoir mis le pied dans une église. Ils me contaient leur insupportable existence de tracasseries et de persécutions, la voie douloureuse qu'ils suivaient à travers les tribunaux, les commissions et les prisons, leurs vains appels à la justice, leurs interminables nuits de larmes et leurs interminables jours d'effroi et de souffrance.

Je connaissais déjà leur vie, mais en écoutant ces tristes, monotones et paisibles

récits, pleins d'obscur héroïsme, de lutte éternelle, d'inexpugnable foi et d'abnégation sans limite, il me semblait entendre un groupe de chrétiens du temps de Dioclétien me narrer sa sanglante histoire.

Mais les autres ne mouraient que pour la Foi et ceux-ci meurent pour la Patrie.

Tous en étaient là, tous vivaient ainsi, souffraient et luttaient du commencement à la fin.

Et cette lutte durait de longues, longues années, sans trêve ni merci.

Des villages entiers disparaissaient de la terre; des familles, des générations périssaient, donnant jusqu'à leur dernier souffle, sans perdre un pouce de terrain et sans demander grâce. Oubliés, méprisés, misérables, dans la lugubre horreur

de l'abandon, ils résistaient quand même, toujours intrépides et toujours invaincus.

J'étais là, presque inanimé. La maison entière semblait secouée d'un sanglot; à chaque mot, je croyais voir dégoutter des larmes ou fumer des vapeurs de sang. Une voix s'éleva au-dessus des autres.

— Pourvu que cela n'aille pas plus mal! C'est déjà si dur, si dur....

— Nous avons tenu bon longtemps, nous tiendrons tant qu'il plaira à Dieu.

— Les choses peuvent changer. On dit qu'après cette guerre du Japon, cela ira mieux....

Et la conversation continua, traversée de quelques timides lueurs d'espérances. On parlait surtout de la guerre. Je dus, pour les satisfaire, leur en raconter

presque toutes les batailles. Ils écoutaient dans un recueillement profond, leurs visages soucieux s'éclairaient déjà d'étranges sourires, quand au beau milieu de mon récit l'un d'eux s'écria :

— Voilà la punition de Dieu, pour leur apprendre !

Alors une femme qui n'avait encore rien dit éclata en sanglots et nous raconta, à travers ses larmes, que son fils était mort là-bas.

On se tut. Les têtes se baissèrent, les fronts prirent des plis douloureux et plus d'un œil se mouilla, car presque tous avaient un parent à l'armée. Un vieux qui portait un rosaire au cou rompit soudain le silence et, s'agenouillant devant les saintes images, dit d'un ton solennel :

— Prions pour eux, ils ne meurent pas pour les leurs.

Tous se mirent à genoux et murmurèrent quelques ferventes prières.

A peine s'étaient-ils relevés, qu'un homme entra et cria :

— En route! Il est temps.

Je passais ma pelisse à la hâte quand le même vieux au rosaire me dit, en me regardant dans les yeux :

— Vous voulez venir à la mission, savez-vous ce qui peut arriver?

Je jetai un coup d'œil sur la salle ; elle était pleine. Tous les regards étaient fixés sur moi.

— J'irai, je suis prêt à tout, dis-je brièvement.

Ils ne répondirent pas, me serrèrent la

main, prirent leurs fouets posés dans les coins et sortirent.

Il faisait nuit, un vent glacial soufflait des champs. On contourna la grange, en se dirigeant droit vers les bois qui rayaient le bas de l'horizon comme un brouillard sombre. J'étais le second. Le char de tête, qui me précédait, portait trois paysans. Une longue file devait nous suivre car je n'en voyais pas la fin.

L'obscurité était profonde, le ciel, entièrement couvert. La gelée mince, qui prenait la boue, craquait sous les roues. Nous avancions lentement, sans bruit. Çà et là, quelques points lumineux indiquaient un hameau noyé dans les ténèbres. Le vent nous apportait des aboiements de chiens ou l'écho de lointains roulements;

parfois nos chevaux s'ébrouaient. Nous rejoignimes enfin la chaussée et, sans épargner le fouet, nous prîmes le galop, afin de gagner au plus vite le bois qui se rapprochait.

De grands fossés broussailleux longeaient les deux côtés de la route.

Soudain un commandement retentit :

— Halte !

Un homme sauta hors du premier char et se jeta contre terre, l'oreille tendue.

Toute la file s'arrêta, comme pétrifiée. J'écoutai en retenant mon souffle.... Là-bas, devant nous, un roulement à peine perceptible résonnait.

— Une voiture à quatre chevaux. Dieu sait qui ! Aux fossés ! Vous, Monsieur, restez et n'allez pas trop vite.

Les broussailles craquèrent, l'eau clapota, en un moment la chaussée fut déserte.

Je me mis au pas. Le roulement se rapprochait.

Bientôt je vis briller les lanternes, je distinguai le claquement des sabots et le tintement de l'attelage, et deux minutes après, une voiture à quatre chevaux me croisait. Elle contenait quelques personnes que l'obscurité m'empêcha de discerner. Elles parlaient russe.

— Des gendarmes, Monsieur. Ils sont en chasse. N'en disons rien, pourquoi les effrayer? me chuchota la même voix, quand la voiture eut disparu dans l'éloignement.

Nous prîmes un chemin qui suivait la lisière. J'allumai une cigarette.

— Eteignez! On pourrait voir de la chaussée.

Je parvins seulement à distinguer à ma montre qu'il était dix heures passées.

Nous longeâmes le bois pendant une bonne heure, et l'obscurité, le silence, le bruissement des arbres, le grincement monotone des roues finissaient déjà par m'assoupir, quand je sentis que nous roulions sur des prairies coupées de bouquets d'arbres et inondées par endroits. Je me réveillai aussitôt car l'eau nous éclaboussait, et des vanneaux effrayés piaillaient au-dessus de nos têtes. Puis nous traversâmes un vaste pâquis tout crevassé de fondrières. Puis nous restâmes un certain temps, à je ne sais quel carrefour, près d'une croix où stationnait déjà une lon-

gue file de chars et des groupes nombreux de piétons, sans cesse grossis par de nouveaux venus.

Une grande forêt s'étendait devant nous comme une longue muraille noire.

Le temps s'était éclairci, quelques étoiles brillaient au ciel, et des sons lointains de trompe nous arrivaient dans les souffles du vent.

— En route et qu'on ne s'écarte pas! commanda-t-on à demi-voix.

En quelques minutes les chars eurent atteint la lisière et s'arrêtèrent encore, car du fond d'un fourré un cri menaçant partit :

— Qui va là?

— Amis! amis! répondirent des voix impatientes.

— On ne passe pas, la digue est balayée, le pont emporté. Tournez bride.

— Espérons toujours! Nous passerons peut-être, dit gravement l'un des hommes de la première voiture.

— Hé! parlez donc! C'est que les Russes aussi savent crier : amis!

J'appris plus tard que leur mot de passe était : « Espérons. »

Un son de trompe prolongé retentit encore : nous entrâmes dans le bois. Les planches d'un pont branlant fléchirent sous ma bryczka. Mon cheval se cabra, mais je parvins à franchir ce mauvais pas sans encombre et je fus littéralement englouti par les ténèbres. La forêt nous couvrait comme d'un épais manteau noir. On ne voyait pas même la croupe de son

cheval; seuls les troncs des bouleaux plaquaient dans la nuit des blancheurs de rêve. En un endroit je dus descendre et conduire ma bête par la bride, car elle butait contre le revêtement de la digue dont les rondelles de bois cédaient sous les sabots comme des touches de clavier. Je marchais, enfonçant parfois dans la boue jusqu'aux genoux, me cognant aux arbres, courbé en deux pour éviter les branches qui me cinglaient. Enfin, nous parvînmes à une place moins humide. Je sentis sous les pieds un terrain solide et, au-dessus de ma tête, je vis les étoiles entre les panaches déchiquetés des arbres.

— Halte! les voitures. Laissons passer les piétons.

Je m'arrêtai; bientôt une rumeur de mur-

mures étouffés et de pas cadencés s'éleva autour de moi. Des ombres confuses glissaient à travers les taillis en une interminable procession, emplissant peu à peu la forêt de leur piétinement sourd, pareil au grondement irrité de l'eau qui monte. Les chevaux effarés tiraillaient leurs brancards et piaffaient. Eux, marchaient, marchaient toujours, comme un fleuve qui s'écoule, s'enfonçant là-bas au cœur des bois.

Je ne sais combien de temps cela dura, mais il me semblait à la fin que la forêt aussi chancelait et s'écoulait avec cette vague irrésistible.

Non loin de moi, un feu pétilla tout à coup, et sans cesse alimenté de broussailles fit monter bientôt des colonnes de flammes. Des centaines d'hommes tour-

naient dans leurs lueurs sanglantes. Je m'approchais, le froid était intense. Quelqu'un me céda sa place et me dit amicalement :

— Chauffez-vous bien, Monsieur. Le jour est encore loin.

Je me laissais griller avec un vrai plaisir. Le brasier crépitait gaîment, tantôt lançant une pluie d'étincelles, tantôt portant jusqu'aux cimes des arbres sa crinière ardente et échevelée qui éclairait d'une lumière fantastique les troncs rouillés des pins et tout ce fourmillement d'hommes et de chevaux.

A côté de moi on parlait à mi-voix.

— Ils ne seront pas là avant l'aube.

— Pourvu qu'il ne leur arrive rien !

— C'est sur la hauteur. On n'y accède

que par un côté. Les gendarmes ne savent pas le chemin.

— Qu'ils le cherchent! Le marais est profond. Nous sommes bien gardés.

— Il faut se tenir prêt. Les femmes doivent être arrivées.

On se tut car un paysan accourait en criant :

— Eteindre vite! On voit la lueur depuis les champs.

En un clin d'œil, le foyer fut recouvert de terre et piétiné, et aussitôt nous repartions dans une direction qui m'était inconnue.

— Est-ce encore loin? demandai-je à des gens qui passaient à côté de ma *bryczka*.

— Pas beaucoup. Le temps de dire deux prières et nous y sommes.

Je ne voyais plus les étoiles. Les arbres frémissaient au-dessus de nos têtes, et des bruits de pas étouffés résonnaient dans les profondeurs du bois. Nous allions à la file et à travers de telles fondrières qu'il nous fallut une heure pour atteindre une petite colline plantée de quelques arbres et entourée de marécages inaccessibles.

— Grâce à Dieu, nous y voilà! cria quelqu'un d'un ton joyeux.

La colline bourdonnait comme une ruche. Une trentaine de feux brûlaient, des torches étaient plantées au milieu et des coups de haches retentissaient.

— On monte l'autel et tout ce qu'il faut, me dit-on.

— Et les prêtres sont-ils là?

— Pas avant le petit jour.

Je donnai l'avoine à mon cheval et me mêlai à la foule.

Il était trois heures. La nuit devait être encore longue. Transi de froid, j'errais parmi les groupes dispersés autour des feux et je finis par rencontrer quelques paysans de ma connaissance. Je m'assis auprès d'eux pour causer; j'appris alors que nous étions dans les bois de Kolembrod, que je ne connaissais que par ouï-dire.

— Voilà bien du monde ! fis-je remarquer, comme la conversation languissait et qu'ils commençaient à s'assoupir.

— Ils doivent être plus de cinq mille. Et des élus seulement, ceux qui ont le plus besoin des secours de la religion.

— Et nous ne serons pas dépistés, pensez-vous?

— On fait le guet dans les villages voisins, sur les routes et le long des bois. Le reste est entre les mains de Dieu. Personne ne parviendra ici. ni n'en sortira sans permission. La route est coupée, les ponts enlevés.

— Et les prêtres?

— Ils passeront par les marécages mais par un passage que le vieux Lewtchouk seul connaît. Il est allé les chercher.

La conversation tombait. Mes voisins, couchés pêle-mêle près du feu, s'endormaient l'un après l'autre. Je me roulai dans ma pelisse, m'adossai aux premières épaules venues et m'endormis à mon tour.

Des cris d'oiseaux qui volaient en

longue file au-dessus du bois m'éveillèrent. L'aube pointait. La masse sombre des arbres se détachait sur le fond gris du ciel, les premières clartés du jour rampaient à terre. Le silence était si profond que j'entendais le bruit des gouttes de rosée et la respiration égale des dormeurs.

J'allai voir mon cheval. Le campement était comme mort. Tout le monde ronflait à poings fermés et des filets de fumée couraient sur les brasiers éteints.

Près des chars, deux yeux lourds se levèrent sur moi, et l'homme qui veillait me dit en étendant la main vers l'orient :

— Ils viennent, Monsieur.

Sur l'océan sans borne des brumes, je ne distinguai que les pâles rougeurs

de l'aurore qui s'allumait et n'entendis que les cris lointains des canards sauvages.

— S'ils crient c'est qu'on les a levés. C'est par là-bas que les prêtres viennent. Il faut réveiller le monde, ajouta-t-il en se levant.

Et bientôt toute la hauteur encore enveloppée d'ombre se couvrit comme d'une fourmilière. Des milliers d'hommes passaient et repassaient devant la flamme des foyers ranimés, des milliers de bouches chuchotaient, des milliers d'yeux se dirigeaient avec angoisse vers le levant.

Enfin, après une longue et douloureuse attente, des cris retentirent.

— Les voilà! Les voilà! Qu'on s'apprête. A l'autel!

Je me laissais entraîner par le flot jusqu'au centre où s'élevait une tente énorme faite de couvertures et de housses.

De différents côtés partaient des ordres brefs :

— Ecartez-vous! Les femmes et les enfants en avant!

On obéissait sans murmurer, et quand les femmes et les enfants furent rangés au pied de la tente, derrière eux, en un immense demi-cercle, les paysans se massèrent, bras contre bras, comme un bloc d'airain.

Cette masse vibrait, houleuse et frémissante, pareille à ce bois qui l'entourait, quand soudain elle se figea dans un silence de mort, où les cœurs seuls bougeaient à peine.

Car les pans de la tente qui s'étaient écartés venaient de découvrir un autel colossal, éblouissant de lumière, au-dessus duquel un Christ ressuscité, sanglant, presque nu, couronné d'épines, étendait ses mains transpercées et pleines de miséricorde.

Un ouragan brûlant de soupirs se déchaîna, et des cris, des gémissements s'échappèrent :

— Christ ! Christ ! O Seigneur miséricordieux !

Puis tout se tut. Le prêtre en chasuble blanche, l'ostensoir et le calice à la main, montait les degrés. On le voyait s'élever lentement au-dessus de la foule ; enfin il apparut en plein, dans le rayonnement de cierges, posa l'ostensoir aux pieds du

— C'est par la chaussée qu'on l'a su. Un juif les a avertis.

— Silence ! c'est la messe maintenant, interrompit une voix sévère.

— Qu'ils viennent et qu'ils nous prennent, dit une autre voix.

Et pas un ne se leva pour fuir, pas une ombre de crainte ne passa sur ces visages. Le silence se rétablit ; çà et là seulement quelques lèvres tremblèrent, quelques mains se serrèrent convulsivement, et ils continuèrent à prier avec la même ferveur et la même confiance.

Tout persuadé que je fusse de la fausseté de ces nouvelles, je ne me sentais pas tranquille et tournais la tête incessamment, malgré moi, si bien qu'on finit par me chuchoter à l'oreille :

— Ce n'est pas vrai. Rassurez-vous et n'effrayez pas les autres.

Le brouillard était tombé; dans l'air vif et serein, les bourbiers fumaient comme des encensoirs, les bois faisaient leur prière du matin au soleil qui allait paraître, les oiseaux chantaient plus fort, et, à la froide clarté du jour grandissant, on distinguait nettement, à perte de vue, ces bras levés avec transport, ces sourires d'anges, ces faces transfigurées, ces lèvres muettes, extasiées, par où les âmes semblaient s'enfuir vers un paradis d'ineffable bonheur.

Enfin, des cierges allumés circulèrent de mains en mains et toutes les sonnettes retentirent à la fois. On donnait la bénédiction du Saint-Sacrement. Le prêtre

éleva l'ostensoir. Tous les fronts tombèrent contre terre, avec ces soupirs entrecoupés qui sont la sainte voix des cœurs abîmés devant la majesté de Dieu.

— Qu'ils viennent essayer de nous prendre maintenant! dit quelqu'un à côté de moi.

Le prêtre, à peine visible dans les nuages d'encens, se retourna présentant l'ostensoir, et d'une voix qui vibrait comme une cloche d'alarme entonna les supplications.

Jamais je n'oublierai cet instant.

Le peuple se leva, et saisissant au bond la sainte mélodie, la renvoya d'une voix si formidable que les arbres tremblèrent et qu'une grêle de gouttelettes s'abattit.

Ils chantaient, les yeux fixés sur le

rayonnement de l'ostensoir, et ces milliers de voix étaient comme la voix d'un monde, comme la clameur qui sort de l'abîme, comme l'appel de l'être mortel au seuil de l'immortalité, comme le cri de la terre oubliée vers le Dieu de miséricorde et d'amour.

Chacune de ces âmes chantait devant le Seigneur l'amertume de la vie et mendiait sa pitié.

L'hymne s'arrachait lentement de la terre et s'en allait rouler dans les hauteurs du ciel. On eût dit que les bois aussi chantaient, et les champs et les eaux, et toutes les créatures, jusqu'à ce soleil d'avril dont l'énorme prunelle rouge s'écarquillait à l'horizon.

Les cérémonies terminées, ils prirent

un court instant de repos, puis quelques prêtres arrivèrent sous les plus étranges déguisements, et le véritable travail de la mission commença.

Tout le jour, l'autel assiégé par la foule brûla comme une chapelle ardente, et tout le jour, presque sans interruption, les prêtres confessèrent, donnèrent la communion, prêchèrent, marièrent et baptisèrent.

Plus de cinq mille hommes étaient là qui attendaient ce moment.

Certains avaient couru vingt lieues dans les bois, comme des loups.

Il y en avait que l'on baptisait, que l'on mariait et dont on baptisait en même temps les enfants.

Il y en avait d'âgés, de mariés, qui

pour la première fois de leur vie entendaient une messe.

Il y en avait, et c'était le plus grand nombre, qui pour chaque messe, chaque confession, chaque baptême, qui pour un mariage catholique, une prière dite en polonais, un livre polonais trouvé chez eux, avaient subi la bastonnade, payé l'amende et fait des mois de prison.

Et tous résistaient, doux et humbles, simples et fidèles, mais inflexibles, mais intraitables.

Voilà, Monsieur, ce qu'est notre peuple dans la « Podlachie Rouge. »

Le roc contre lequel quarante ans d'orages n'ont pas prévalu supportera bien la séparation du pays de Chelm et

les nouvelles persécutions, il résistera à tout et à tous.

M. R... se tut.

. . . .

Les chevaux m'attendaient devant le perron, mais à peine étais-je en voiture qu'une petite pluie fine et froide se mit à tomber. M. R... examina le ciel embrumé et me cria :

— C'est aujourd'hui la Saint-Jean. Vous savez ce que les bonnes gens prédisent s'il pleut ce jour-là?

> Quand le petit Jean pleurera.
> Jusqu'à Sainte-Ursule il pleuvra.

Mais malgré la prédiction, je me mis en route pour le fin fond de la « Podlachie Rouge. »

II

Cependant la pluie s'arrêta, et peu après midi, un soleil pâlot, anémique perça, semant de perles miroitantes les herbes chargées d'eau. La route était large, une vraie route polonaise, tantôt de sable craquant et tantôt de fange gluante, avec des fondrières à noyer un enfant.

Un pays plat comme la main, découvert à l'infini, au-dessus duquel les yeux s'envolent, aussi libres que les oiseaux de l'air, jusqu'aux confins bleuâtres et embrumés du ciel. Les blés couvrent la terre d'une immense toison de verdure

que le vent lisse de sa main caressante. Çà et là, des maisons aux murailles blanchies, quelques arbres, des coupoles vernies. Les alouettes chantent.

Des filets de fumée trahissent les rares villages enfouis dans les vergers.

Au milieu des prairies qui tranchent comme des moquettes bariolées sur le fond sombre des oseraies, les ruisseaux déroulent leurs liserés d'argent, les étangs ouvrent leurs yeux gris, des vanneaux criaillent apeurés et de graves cigognes se promènent.

Le long des chemins : de vieux pins rêveurs gardant des images saintes; des saules fourchus, accroupis comme des mendiants; parfois, un chêne séculaire tout éraflé par la foudre.

Aux flancs dénudés et sablonneux des collines, les croix des cimetières ressemblent à des bataillons en déroute, qui tendraient vers les maisons leurs bras désespérés.

Rarement, nous rencontrons des voitures, plus rarement encore un piéton nous croise, nous jette un coup d'œil inquisiteur et passe sans dire mot. Nous traversons de grands villages, fort bien bâtis et presque déserts, car les enfants même s'enfuient à notre vue; derrière chaque coin de mur, des regards méfiants nous surveillent, et les chiens nous accueillent par des abois furieux.

Les gens travaillent aux champs comme des ombres muettes. Nulle part d'appels joyeux, de cris d'enfants, de rires ou de

chansons. Une inconsolable tristesse enveloppe ces plaines infinies.

Et presque à chaque pas de pieuses effigies, des Marie en robes bleues et en couronnes d'or, des Jean Népomucène, des Christ couronnés d'épines, des croix surtout, fraîchement peintes, garnies de guirlandes fanées et de rubans déteints.

— Beaucoup de nouvelles croix, dis-je à mon conducteur qui, devant chacune, ôtait sa toque et se signait avec dévotion.

— Eh! oui, beaucoup. Dès qu'est venue la « Polaquerie, » on a travaillé nuit et jour pour en élever de nouvelles.

— Et si joliment ornées.

— Oui, c'était pour le jour où toutes les églises célébraient un service à l'intention du pays de Chelm.

— Vous y étiez?

— Comment! Tout le monde y était, même les orthodoxes.

— Vous êtes catholique, à ce que je vois.

— Moi? orthodoxe, fit-il.

— Et vous allez à l'église?

— Mon père, ma mère et mon frère aîné sont déjà Polonais. Je ne suis pas encore majeur.

Il s'interrompit tout à coup et, à partir de ce moment, s'en tint tout juste à me répondre et encore d'assez mauvaise grâce. Je devais lui donner des soupçons, car je le surprenais incessamment à me regarder du coin de l'œil.

— Vous êtes de Chelm, sans doute? dit-il, négligemment et sans se retourner.

L'accent irrité de sa voix me surprit.

— Non, répondis-je, de Varsovie.

Il eut un sourire équivoque, et je désespérai de le convaincre. Je le voyais qui s'agitait sur son siège, harcelait ses chevaux et me regardait à la dérobée. Enfin, quand nous fûmes arrivés à l'une de mes étapes, il me demanda du même ton colère et méprisant :

— Où descendre?

— Chez le maire.

— Chez celui dont on ne veut pas confirmer l'élection ?

— C'est là que je vais précisément.

Son visage s'éclaira, il me fit meilleure mine et s'expliqua aussitôt.

— C'est que, par le temps qui court, il y a temps de gens qui rôdent par ici!

Ils parlent polonais, saluent les églises, disent du bien de la religion et, après, entreprennent les gens pour leur faire signer la séparation. Nous en avons eu un comme ça, chez nous, l'automne dernier. Il logeait chez le diacre. Toute la journée, il trottait dans le village, entrait chez le monde, leur racontait des sornettes et leur confiait comme un secret qu'on allait partager les terres des châteaux entre les paysans. Nos gens n'y croyaient pas trop, comment voulez-vous qu'on ait les choses pour rien ! Mais l'autre en jurait ses grands dieux. Après lui, voilà des messieurs de l'administration qui arrivent, qui font appeler les gens par l'adjoint et qui répètent la même chose. Je ne sais qui, mais le plus ancien du village en tout cas, avait écrit

une pétition, et tout le monde devait y mettre son nom sous peine de ne pas recevoir de terre.

— Et il y eut beaucoup de noms? demandai-je.

— Pas mal, même des catholiques! Les gens sont gourmands de terre. Ils n'en ont jamais assez. Seulement, quand on sut qu'il ne s'agissait pas de nous faire des cadeaux, mais de nous séparer de la Pologne, plus d'un se mordit les doigts. Ils voulaient aller reprendre cette pétition, autant la tirer de la gueule du loup! On se moqua d'eux, et quand le diacre avait bu un coup de trop, il venait crier dans tout le village, que la Polaquerie était finie, qu'on allait chasser les seigneurs et les prêtres, et que le paysan qui ne se ferait pas

orthodoxe irait mendier son pain. Mais les chiens perdent leur temps à aboyer contre la lune. N'est-ce pas, Monsieur?

Le jour tombait quand nous entrâmes dans le village, en passant près de l'église accaparée par les orthodoxes et bâtie sur un monticule au milieu d'un bouquet d'érables et de tilleuls.

Je descendis devant une grande maison blanche qui s'élevait un peu à l'écart. Au seuil : un énorme poirier chargé de fruits; des deux côtés : un vaste verger.

J'avais connu mon hôte, jadis, à Varsovie, lors de la constitution. Il m'accueillit de la manière la plus affable et, après un moment de repos, m'invita à faire un tour dans sa propriété. Tout y respirait l'aisance et la bonne administration. Les seigles drus

et vigoureux atteignaient à la hauteur des chaumes, les luzernes venaient à la ceinture, et la cour carrée, entourée de bâtiments, grouillait de poules, de canards, d'oies et de porcs. Quatre belles vaches y entraient justement, amenées par un petit garçon en sarrau de toile blanche.

— Mon petit-fils, me dit le maire. — François, viens voir ici !

Mais François décampait déjà de l'autre côté.

— Ça ne voit que nous, vous comprenez. Les étrangers lui font peur. Et voici ma fille et ma maîtresse de maison, ajouta-t-il, en me montrant une femme de haute taille qui se dirigeait vers l'étable, avec une jatte à chaque main. — J'ai perdu ma femme il y a longtemps.

Il me conduisit près d'un bouvillon qui occupait une stalle à part.

— En voilà un qui m'a valu un prix au concours de Lubartow, dit-il avec fierté.

Je vis encore une vénérable truie entourée d'une nombreuse progéniture, et je vis aussi un grand jardin, soigneusement entretenu et regorgeant de fruits.

— Mon gendre s'y connaît, il a travaillé avec le jardinier d'un château.

Je remarquai des chrevrons entassés à l'abri d'un toit en pente.

— C'est pour la maison de mon cadet. Du bois sec comme de l'amadou!

— Il est au service?

— Non, Monsieur, il a suivi l'école de Nalenczow, maintenant il pratique.

Nous ne rentrâmes que pour souper.

La maison était propre et parfaitement tenue ; des couvre-lits du plus joli travail, des armoires dans les angles ; aux murs, des portraits sous verre, entre autres Kosciuszko, Léon XIII et Kordecki. Une lampe, suspendue au plafond, éclairait la salle. Sur une table, devant une fenêtre, j'aperçus une collection complète de la revue *Zorza* (l'Aurore) et quelques brochures agricoles.

— C'est que je suis membre du cercle depuis qu'il est fondé, se hâta-t-il de dire avec satisfaction. J'ai encore d'autres livres, mais sous clefs. Les agents russes ont pris tant de goût à la maison qu'ils y viennent même pendant la nuit.

— C'est pour cela, sans doute, qu'on refuse de ratifier votre élection.

— Eh! oui, on m'a prévenu que si la commune m'élisait encore une fois, on me paierait une villégiature. J'ai fait déjà le voyage, je l'ai fait....

— Loin?

— Dans le gouvernement d'Orembourg; c'est bien beau que j'en aie ramené mes os!

— Vous ne deviez pas toujours être à votre aise.

— Ah! on serait mieux à la potence! Mais voilà notre chance sur la terre : le lendemain on oublie la veille, et on supporte vaille que vaille; bref, après le manifeste, je suis revenu. Et quand on proclama cet oukase de tolérance, alors il nous sembla que le ciel s'ouvrait devant nous. Car mettez-vous bien dans la tête

et retenez, je vous prie, ce qu'était notre vie, à nous autres Uniates. Un homme, Monsieur, mais c'était moins, chez nous, qu'une bête sauvage! Trente années durant, ni église, ni prêtre, ni confession, ni mariage, ni enterrement. On naissait, on vivait, on mourait, comme dans une prison, et nous voilà libres, tout à coup! Les gens ne voulaient pas le croire, on pensait rêver.

— Et qui vous l'a appris le premier?

— Monsieur de W.... Nous étions en train de planter les pommes de terre, loin de l'autre côté du village, quand le plus jeune de mes fils arrête les chevaux et me dit :

— Père, quelqu'un vient vers nous, là-bas.

» Je regarde, c'était vrai, un cavalier arrivait, fond de train, à travers champs, tête nue; il criait quelque chose de loin et agitait un papier en l'air. J'ai cru qu'il allait s'étouffer, mais il a fallu qu'il me lise l'oukase d'une traite. Moi, j'y voyais trouble, je restais sur place sans bouger. Il me secoue comme une souche, si bien que les idées me reviennent, — j'avais compris. Me voilà parti au village, comme un fou. Les gens rentraient des champs; je crie, je raconte, je lis l'oukase à haute voix, — eux, motus, pas moyen d'en tirer une syllabe, ils restent plantés là, écarquillant les yeux, marmottant je ne sais quoi, aucun n'y entendait goutte. Nous avions une grosse cloche, du temps de notre église uniate,

cachée quelque part. J'appelle mon gendre, nous la tirons de son trou, nous la pendons entre deux chevalets et je me mets à la sonner de toutes mes forces. Il y avait trente ans qu'on ne l'avait pas entendue, c'est elle qui devait se faire comprendre avec sa sainte voix de résurrection. Je ne vous dirai pas ce qui se passa alors. Tout le village avait perdu la tête; des cris, des sanglots, des lamentations, comme au jour du jugement dernier. C'était la joie, Monsieur, c'était la joie! Nous envoyons des gens à cheval annoncer la nouvelle aux villages voisins. On était en mai : le soir, on dresse un autel devant le cimetière, on apporte des lumières, des branchages, des fleurs, et on passe la nuit à chanter.

» Il y en avait qui voulaient aller tout de suite reprendre l'église aux orthodoxes. Et le matin venu, le diacre nous rend nos anciennes bannières que les Russes détenaient, et nous partons en procession pour la paroisse. Tout le monde y court, même les orthodoxes; je ne sais pas si dans tout le village il est resté plus de cinq à six personnes pour surveiller le bétail.

» Le pope, voyant ce qui se passe, veut nous barrer la route près de l'église; il prie, il supplie, il menace, personne ne l'écoute. Nous avions sept bonnes lieues de trajet. Nous les faisons en chantant, bannières au vent, portant nos images, comme autrefois, comme dans le bon vieux temps, et chaque village que nous

traversons se joint à nous, enfle notre procession. Vous auriez dit une rivière qui déborde. Et partout nos chants, partout nos images, nos croix, notre langue. Je crus un moment que je n'en verrais pas le bout et que je mourrais de bonheur. Les gardes ôtaient leurs casquettes, les soldats s'écartaient, c'était à n'en pas croire ses yeux. Plus de gouvernement, puisque personne ne nous empêchait d'être ce que nous étions : Polonais et catholiques ! Pendant deux jours et deux nuits, l'église resta grande ouverte, les autels flambaient, les cloches sonnaient à toute volée, une cérémonie succédait à l'autre, et pendant deux jours et deux nuits notre peuple rassasia son âme affamée de religion, pria les bras en croix et se prépara à sa nouvelle vie. Toute

la paroisse souscrivit à la foi polonaise, le diacre même y passa, quant au pope il mit la clef sous la porte et déguerpit. Nous pensions que notre calvaire avait pris fin. Dans toute la Podlachie Rouge, comme on appelle ces anciens districts uniates, c'était un bourdonnement de ruche. Plus de lamentations, chacun se mettait à l'œuvre selon ses moyens. Quelques riches propriétaires nous vinrent en aide ; on fonda une Société des Ecoles, un Cercle Agricole, une Caisse, on bâtit une église, et presque chaque village se paya un instituteur, car tous, vieux et jeunes, voulaient lire le polonais. Chacun comprenait que l'instruction est une arme qui sert à plus d'une fin. Voilà ce que furent, chez nous, les commencements, Monsieur....

Il baissa la voix tout à coup et son front se rembrunit.

— Mais les méchants ne nous laissèrent pas longtemps en repos. Notre bonheur n'était pas de leur goût. Et puis vous savez qu'on a plus vite raison des gens qui ne savent rien. Il y aura beaucoup à dire là-dessus! conclut-il brusquement.

Des paysans de l'endroit pénétraient dans la salle, me tendaient la main et s'asseyaient sans mot dire sur les bancs et les escabeaux. Ils étaient une sixaine, tous trapus, les épaules larges, vêtus de grosses capotes bronzées, le visage aminci, sévère, hâlé, comme taillé dans la pierre meulière, le nez droit, effilé, les cheveux clairs et les yeux très bleus.

Ils me considéraient d'un air bienveillant mais interrogateur.

— Garde-toi, le ciel te gardera, dit gaiement le maire en suspendant une couverture devant la fenêtre.

— Il serait bon aussi de lâcher les chiens, conseilla prudemment l'un des visiteurs.

En réponse aux questions qu'ils me posaient sur la séparation du pays de Chelm, je leur lus en entier le projet de loi. Ils écoutaient avec attention, discutant chaque point tour à tour. Leur polonais était du meilleur aloi, mélangé seulement de quelques russississmes, tel qu'on le parle, du reste, dans tout ce pays.

— Le plus clair de ce projet, c'est qu'on veut nous enterrer vivants, s'écria,

d'un air sombre, un vieux paysan barbu. Une fois enlevés à la Pologne, c'est fait de nous!

— Vous avez cependant résisté tant d'années, fis-je remarquer malgré moi.

— C'est vrai, mais Dieu seul sait ce que nous avons enduré. Tout! — c'est qu'on espérait toujours des temps meilleurs. Quand nous serons loin des autres et pris dans de nouvelles lois, nous n'aurons plus qu'à nous débattre comme des poules sous une mue. Notre peuple a de la résistance, mais les chevaux même renâclent si vous les chargez trop. Aujourd'hui déjà, plus d'un perd courage devant le malheur qui vient. Que feront-ils quand il sera là?

— N'effrayez pas le monde, Nicolas!

interrompit un autre vieux, maigre et tout tordu. N'effrayez pas le monde, répéta-t-il plus bas avec douceur et fermeté, le bon Dieu nous a durement éprouvés, et nous avons persévéré. Nos enfants nous valent bien, ils supporteront peut-être plus que nous et attendront comme nous des jours meilleurs. Ici-bas, c'est comme au mois de mars : de la pluie, de la neige, du soleil, parfois de la tempête, mais qui sait attendre verra le printemps. Et il faut que le printemps vienne. Le bon Jésus l'a dit : qui s'abaisse sera élevé. Il faut croire et attendre.

— Mais savez-vous, Monsieur, ce qui s'est passé ici? me demanda vivement le barbu.

— Lors de la suppression de l'Union?

— Oui. Dès les premiers jours de 1875, ils nous envoyèrent deux compagnies de soldats qui s'établirent dans nos maisons et nous mangèrent jusqu'au dernier grain de blé. Pour un rien, il fallait payer l'amende....

— Et ils payaient très bien, dit le maire en riant, j'ai encore les reçus!

— Nous les garderons pour nos enfants... et nous en avons d'autres, sur la peau, que nous garderons jusqu'à la mort. Ce qui s'est passé est effrayant vous dis-je.

— Mais quoi encore? demandais-je timidement, voyant tous ces visages se contracter.

— Un enfer! Monsieur, reprit le vieux. Ils s'y prirent de toutes les façons pour nous convertir à leurs saints, mais quand

ils virent que rien n'y faisait, ni prières, ni menaces, ni coups, ils inventèrent un tour que je vais vous dire. Dès l'aube, ils nous chassaient en pleine campagne et nous y gardaient jusqu'au soir à déblayer la neige avec nos mains, par un froid à pierre fendre, sous des bourrasques de glace. La moitié des gens y perdirent bras et jambes mais pas un ne renia sa foi. Alors ils trouvèrent autre chose. Ils nous défendirent de nourrir nos bestiaux. Et pendant une semaine, nuit et jour on n'entendit plus dans le village que des cris et des hurlements. Ces bêtes enrageaient de faim, rongeaient leurs râteliers, se jetaient contre les murs et finissaient par crever. Défense de leur porter un seau d'eau, une poignée de paille, sinon

les knouts entraient en danse. C'était à vous crever le cœur de voir ces gens, fous de chagrin, se rouler par terre aux pieds des soldats et demander grâce pour leurs bêtes.... Peine perdue. Les autres ne savaient qu'une chose : « Signez. » Mais il y allait du salut. Ils préférèrent tout perdre, et personne ne signa, personne, Monsieur, pas un !

Un grand silence se fit, coupé seulement de respirations haletantes. Une femme, pelotonnée près du poêle, éclata en sanglot. Je sentis un frisson glacial me traverser.

— Ah ! ils ne nous ont rien ménagé ! soupira quelqu'un dans un coin.

— Et quand les soldats partirent, continua le barbu, il ne restait que les murs

nus. Plus une seule tête de bétail, plus une pomme de terre, plus un grain, plus un croûton de pain, rien que les larmes des malheureux, la famine, les maladies, la mort. Et si la miséricorde de Dieu....

Un jeune homme lui coupa la parole :

— Le passé est passé, voyons plutôt ce qui nous attend.

— Ne sois pas trop pressé, Joseph, ton tour viendra. Tu auras ta part, comme nous, tu l'auras !

Le jeune homme sursauta, et flambant comme un tison au vent :

— Je l'aurai, mais je rendrai jusqu'aux intérêts, je vous promets ! Ce n'est pas moi qui me mettrai à genoux pour tendre les épaules. Je ne me défendrai pas avec des prières. Non, s'ils ont des knouts

j'aurai un bon gourdin, ou quelque chose de mieux encore! criait-il hors de lui, le poing crispé.

— C'est cela, défends-toi! Tu en feras beaucoup, à toi seul. Cogne-toi plutôt la tête au mur, mon ami, cogne! ricanait un vieux.

— Tous sont aussi décidés que moi. Nous ne nous laisserons pas égorger comme des moutons.

— Joseph dit vrai, reprit le barbu. — J'ai tout supporté autrefois, mais je ne sais pas si j'y tiendrais maintenant. Mieux vaut en finir, une bonne fois, que de vivre comme nous avons vécu.

— Notre peuple est tranquille, honnête, il ne cherche querelle à personne, il fait ce qu'on lui dit, mais qu'on ne le pousse

pas à bout, sans quoi il y aura des malheurs! Les béliers aussi ont des cornes, Dieu sait ce qui peut se passer!

— Et pour qui nous prennent-ils? Pour des bêtes? Pour des souches de bois où ils peuvent tailler à leur aise. Nous vivons, nous voulons vivre. Nous ne nous coucherons pas comme cela pour mourir. On ne continuera pas à nous marcher dessus.

— Quand on devrait y laisser la peau, on ne se rendra pas.

— Pour l'amour de Dieu! mes bons amis! Si l'on nous entendait! suppliait le vieillard, car, tout en restant à leurs places ils en arrivaient au dernier degré de l'exaspération, et des menaces violentes, des appels enflammés se croisaient d'un

bout de la pièce à l'autre. La femme accroupie près du poêle sanglotait maintenant si fort, que l'un deux s'écria :

— Vous avez eu assez de temps pour pleurer. Pas tant de jérémiades à présent !

Le calme revint, et un instant après les conversations reprirent, plus intimes cette fois, plus timides, comme si les mots se fussent arrachés avec peine de ces cœurs endoloris, se débattant contre la désespérance et l'effroi.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

— On dit qu'ils vont changer même le calendrier.

— Et transformer les fêtes à leur mode. Noël tombera en janvier.

— Comment cela? Mais le Christ est né le 24 décembre, et on le ferait naître encore en janvier! Non, notre Christ à nous est du 24 décembre. Allons donc! On vivrait cent ans, qu'on ne se mettrait pas autre chose dans la tête!

— Et nous n'aurons plus le droit d'acheter du terrain.

— Pour son argent! On n'aura pas le droit? C'est la fin du monde!

— On dit aussi qu'après la séparation ils nous défendront de parler polonais. Pour chaque mot, un rouble d'amende. Défendu même à l'église aux prêtres comme aux autres. Ni chant, ni rien!

— Jésus Marie! gémit la femme en levant les bras.

— Mais on résistera, j'espère! Les prêtres les premiers.

— Ils nous abandonneront comme ont fait les Uniates. Vous vous rappelez bien!

— Nous n'irons plus dans leurs églises. Nous retournerons dans les bois. Dieu est partout.

— Et ces prêtres-là seront punis. Les gens ne le leur passeront pas.

— Hé! qu'ils nous abandonnent! qu'ils s'en aillent, et que les autres nous abattent comme des chiens enragés! Ce sera fini une bonne fois. Si cette vie-là doit durer, on n'y tiendra pas, mon Jésus, on n'y tiendra pas! vociféra un paysan, dont le visage décharné ruisselait de grosses larmes d'enfant.

— Pourquoi tout cela? Qu'avons-nous

fait? Pourquoi? marmottaient les autres d'un air égaré.

— Parce que nous sommes Polonais et catholiques! cria le maire.

Alors le plus vieux s'agenouilla, étendit les bras vers les images et commença une prière à la Vierge.

Ils répondirent avec une ferveur éperdue, et quand ils eurent pris congé de nous, le maire me dit :

— Tout le monde ici redoute cette séparation d'avec la Pologne plus que la mort. Vous verrez cela dans chaque village, dans chaque maison, à chaque rencontre que vous ferez.

. . . .

Je mis très longtemps à m'endormir, cette nuit-là.

III

Dès l'aube je reprenais ma route.

Je traversai, comme en pèlerinage, ces stations du calvaire polonais que sont Lomazy, Piszczac, Biala, Horbow, Pratulin, Janow, et tant d'autres endroits illustrés par le martyre et les miracles de la foi paysanne.

Je suivis tout du long les sinuosités de cette voie douloureuse, dont le sang était encore frais, et où tout récemment la tempête des persécutions faisait rage, — visitant les hameaux perdus au fond des bois, les fermes, les chaumières, les châteaux et

les cures, mais surtout les chaumières des anciens « opposants, » ce peuple aguerri par la lutte, trempé par la tribulation et qui se prépare déjà à de nouveaux combats, où il y va de son existence même.

Des semaines durant, je parcourus ces plaines voilées de mélancolie, où chaque village était, depuis des années, une citadelle imprenable, chaque maison un poste toujours en alerte, chaque homme, un inlassable combattant de la sainte cause.

Chaque jour j'entendais les récits émouvants du passé, chaque jour je découvrais de nouvelles blessures à peine cicatrisées, et des lèvres blanches me chuchotaient la tragique histoire d'un parent. Et chaque jour, évoqués par ces mémoires

vives et qui saignaient encore, passaient devant mes yeux de saintes figures de martyrs, des scènes effroyables de conversions, des barbaries sans exemples, des sacrifices surhumains. Il me semblait entendre résonner en mon cœur un écho assourdi de cris d'agonies, de bastonnades et de coups de feu.

Et sans cesse, en tout endroit, je voyais défiler devant moi les ombres innombrables et pâles des sacrifiés, qui, un par un, avaient comblé les fosses, après avoir donné leur vie pour leur foi et pour leur nation.

Je compris alors pourquoi ces campagnes exhalent comme un souffle d'amertume, pourquoi des pleurs s'élèvent la nuit, aux croisements des chemins ; pour-

quoi le grondement des bois y est plus lugubre qu'ailleurs, le chant des oiseaux plus triste, le gémissement du vent plus déchirant ; et pourquoi, sous ce ciel toujours bas, les gens se font petits, silencieux, recueillis, cachant sous leurs paupières de furtives lueurs, pleins de la force héroïque et têtue de l'endurance.

Et je sentis aussi toute la grandiose horreur de ce martyrologe de vivants et de morts, martyrologe unique au monde, écrit avec le sang et les larmes d'un peuple.

Mais ce qui me remua jusqu'aux entrailles, ce furent les questions angoissées par lesquelles finissaient toujours ces douloureuses litanies :

— Que deviendrons-nous? que nous feront-ils après cette séparation?

La Pologne seule peut répondre.

Et il faut qu'elle réponde, car c'est une question de vie et de mort pour les plus fidèles, les plus malheureux de ses enfants....

. . . .

A quelles hauteurs d'abnégation peuvent atteindre ces fortes âmes? Une courte histoire, entre mille, le dira; histoire véridique, de la plus terrifiante vérité.

En 1874, l'année que l'on supprima l'Union en Podlachie, à la limite des districts de Biala et de Konstantinow, dans le petit hameau de Kloda, qui ressortissait à la paroisse d'Horbow, vivotait, sur quelques méchants arpents de terre, un pau-

vre diable nommé Joseph Koniuszewski. Comme son terrain ne lui donnait pas grand revenu, il travaillait encore chez les voisins, afin d'arriver à se nourrir, lui, sa femme, un enfant en bas âge et une maigre vache.

C'étaient des gens honnêtes, paisibles, et très attachés à leur confession.

Or les convertisseurs, ou mieux les persécuteurs, vinrent jusqu'à Horbow, amenèrent toute la paroisse devant l'église russe et la sommèrent de passer à l'orthodoxie. La conversion s'opérait dans l'ordre et les formes prescrites. Les uns cédaient à l'éloquence du knout, les autres aux promesses, les autres, après un long séjour à la prison de Biala ; les Koniuszewski et nombre de gens du même vil-

lage ne cédèrent pas. On les traita avec une cruauté sauvage, notre homme surtout qui défendait hardiment sa foi, et à demi expirant sous les coups, criait encore :

— Je suis Polonais et catholique. Tuez-moi! Je ne signerai pas.

Ils ne le tuèrent pas, mais il mit longtemps à guérir de ses blessures et à recouvrer la santé. Pour comble d'infortune, sa femme se trouvait alors au huitième mois d'une grossesse, et le garde, sans cesse à l'affût, s'informait soigneusement de l'époque où elle accoucherait.

Il venait à peine de leur naître un gros garçon, que ce même garde tombait sur la chaumière, comme un oiseau de proie,

et leur commandait de faire baptiser l'enfant par le pope.

Koniuszewski trembla, mais la mère cria de son lit :

— Vous ne l'aurez pas! j'aimerais mieux l'étrangler de mes mains.

L'autre partit, et le lendemain Koniuszewski fut appelé à la commune.

— Je suis Polonais et catholique, dit-il en deux mots, mon fils sera ce que je suis.

On le mit quelques jours au violon, on le frappa au visage, il resta inébranlable.

Peu de temps après, on le convoqua à Biala. Il y resta deux mois en prison, au milieu des voleurs, et tous les moyens que l'on prit pour le faire céder échouèrent encore. Il revint horriblement enflé,

couvert de taches livides, les dents en morceaux, et raconta seulement à ses voisins qu'il s'était endormi sur la charrette, et qu'il était tombé sur la boue durcie de la route...

On tenta alors une autre méthode : il dut payer cinquante kopecks par jour.

Il paya patiemment pensant en être quitte.

Mais bientôt l'amende fut portée à un rouble.

Il paya encore, bien que la charge devînt effroyablement lourde.

Enfin, pour achever de le mâter, on lui demanda de l'or.

Il se saigna à blanc, s'arracha le pain de la bouche, affama sa maison, plutôt que de porter l'enfant au pope.

Mais bientôt un jour arriva où il n'eut même plus de quoi acheter du sel.

Et l'amende montait impitoyablement. Le garde était sur sa tête, comme une hache, et le maire le harcelait, lui montrant à chaque instant la prison, car les autorités perdaient patience et réclamaient l'arriéré à tout prix.

Où prendre l'argent? La grange était vide. Ils avaient vendu jusqu'au dernier grain, jusqu'à la dernière pomme de terre et devaient de tous les côtés.

Ce qu'il gagnait, lui, de ses bras, suffisait à peine à les nourrir.

Alors on saisit leur mobilier, en leur enlevant à dessein les vêtements d'hiver, les édredons, les oreillers; on vendit tout.

Il ne resta plus dans la chaumière que les murailles nues et un lit vide. Ils durent aller dormir dans l'étable, car novembre arrivait, froid et pluvieux, et les nuits étaient glacées; mais ils tenaient bon quand même, décidés à tout souffrir pour sauver l'enfant.

Que faire ensuite? Comment vivre? L'amende augmentait sans cesse, et tous les jours, maintenant, le garde était sur leur dos, ne leur laissant plus un moment de répit.

— Portez l'enfant au pope. On vous rendra votre argent et on vous en donnera encore.

L'homme serrait les dents et rentrait les poings de peur de les abattre sur la tête du tentateur.

Un beau jour, on leur prit leur truie qui valait dans les vingt-cinq roubles.

Koniuszewski avait compté qu'ils en vivraient jusqu'au printemps. C'était une perte irréparable. Ils commençaient à désespérer. Mais ils ne voulurent pas le faire voir, et quand le maire entra pour s'emparer de la bête, la Koniuszewski lui cria insolemment :

— Mordez-lui donc la queue, voir si elle vous écoutera, elle !

Le maire fit le sourd, s'approcha de l'homme et se mit à le raisonner doucement :

— Ne te perds donc pas, l'ami. Tu vois où tout cela te mène ! Tu n'auras pas le dernier mot. Sais-tu bien qu'un bon veau tette deux mères ?

— Quand il devrait arriver je ne sais quoi, ils ne l'auront pas ! dit l'autre.

— Allons, ne fais pas la bête ! En as-tu pas ton content? Tu veux qu'on continue? C'est la loi, faut obéir. Qu'est-ce que ton enfant risque? Si tu fâches l'autorité, on va finir par prendre ton champ, et vous vous en irez la besace sur le dos.

— Qu'ils prennent tout. Mais quand je devrais crever là, sous la haie, je crèverai, et je ne laisserai pas perdre mon enfant ! cria-t-il.

Et la femme l'approuvait, en apaisant l'enfant qui pleurait.

Tout le village le vit et l'entendit.

Le maire ne put rien en tirer, ni ceux qui le suivirent. Quant au pope il ne franchit même pas la porte et se retira

prudemment devant le gourdin de Koniuszewski.

L'affaire traîna jusqu'à la mi-décembre. L'hiver était venu tout de bon, la glace avait pris les eaux, la neige couvrait les champs, les routes gelées sonnaient sous le talon, et tout ce qui vivait se serrait au chaud, lorsque, par un matin piquant, un nouveau coup, le plus dur peut-être, tomba sur les Koniuszewski : leur vache, leur unique nourricière, fut saisie.

On eût dit une maison dont on vient de sortir un cercueil. La femme hurlait à fendre l'âme, criant vengeance au ciel et couvrant la bête de son corps. Tout le village accourut.

Cependant personne ne s'empressait de

venir à leur secours ; trop de gens portaient encore des blessures mal fermées.

Koniuszewski ne bougeait pas de la porte. Blanc comme un mort, les yeux troubles, étranglé de rage, il regardait stupidement, sans mot dire. Seulement quand la vache, entraînée par les autres, tourna la tête en beuglant du côté de ses maîtres, il empoigna la première trique venue et se jeta sur les agresseurs.

Que pouvait-il faire, seul, contre toute cette racaille?

Il y gagna d'être méprisé un peu plus, comme on ne méprise pas les créatures de Dieu, et sa vache fut vendue.

Leur âme s'enténébra comme une nuit d'hiver, et quand les derniers beuglements se furent tus dans le lointain, la chaumière

ressemblait à une tombe déserte sur laquelle planerait le spectre du désespoir. La femme pleurait, inconsolable. L'homme, accroupi devant la cheminée, se consumait de chagrin comme le misérable feu qu'il fixait d'un air hébété.

Le jour tombait, un crépuscule verdâtre enveloppait la terre, dans le village les lumières s'allumaient ; eux, restaient là sans mouvement, anéantis sous le malheur. Des voisins vinrent jeter un coup d'œil, mais apercevant ces visages qui n'avaient plus forme humaine ils s'enfuirent épouvantés. Enfin, tard dans la nuit, les cris de leurs enfants affamés les tirèrent de leur torpeur.

— Eh bien? demanda la femme, en mettant un pot sur la braise.

— Nous ne céderons pas ! dit-il, et il la

regarda longuement dans ses yeux noyés de larmes.

— Non, reprit-elle, ils n'auront pas l'enfant. Dieu aura peut-être encore pitié de nous.

Ils avaient une telle foi en la sainteté de leur cause qu'aucune puissance au monde ne les aurait pliés.

Mais comment vivre?

L'homme ne pouvait plus aller travailler nulle part, n'ayant littéralement rien à se mettre sur le dos et le froid augmentait. Ils n'avaient donc à manger que ce que leur apportaient des voisins compatissants, et ce n'était pas grand'chose, car depuis la « conversion » et le passage des soldats, le village souffrait une misère affreuse. Bien des ménages manquaient de pommes

de terre, et, depuis des mois, on ne voyait plus ni pain ni lard.

Sous le toit de Koniuszewski c'était la famine. En vain se mettait-il à la torture pour chercher un expédient, sa raison s'y perdait et les choses n'en allaient pas mieux. Il finit cependant par trouver, car un beau jour il pria le voisin de lui prêter une peau de mouton, s'enveloppa les jambes avec des chiffons et partit sans même avertir sa femme.

Il allait chez le curé.

Le voyage fut long, difficile. Sans rien à se mettre sous la dent, évitant les bourgades et les routes où il risquait de rencontrer les gendarmes, il dut battre les bois comme un braconnier et n'atteignit le presbytère que le lendemain.

Le prêtre y était, mais averti qu'il avait à faire à un « opposant » il eut peur, refusa de le voir et défendit même au sacristain de l'admettre dans l'église. Le sacristain heureusement avait bon cœur, il lui permit de rester sous le porche, et le misérable y passa la nuit, étendu les bras en croix, pleurant des larmes de sang. Le matin, après la messe, saisissant le moment favorable, il se jeta aux pieds du curé, lui raconta son histoire et le conjura de baptiser son enfant.

Le prêtre l'écouta, s'attendrit sur son sort, lui donna quelques pièces et une petite médaille, mais ne voulut à aucun prix entendre parler de baptême et lui défendit sévèrement de se montrer à la cure.

Koniuszewski revint chez lui aussi peu avancé qu'avant. Il ne se tenait pas pour battu car, à quelques jours de là, il s'en allait frapper à la porte d'un château, pour lequel il avait souvent travaillé. Le châtelain le fit mettre dehors, craignant, lui aussi, qu'on ne le soupçonnât de soutenir les « opposants. » Tous les territoires uniates retentissaient alors du sifflement des knouts et des coups de crosse de fusil. Des milliers d'hommes prenaient le chemin de l'exil et de toute part s'élevaient les plaintes des « convertis. » Pour la première fois de sa vie, Koniuszewski pleura sur lui-même.

Comme il s'en retournait, le cuisinier du château courut après lui et lui conseilla bienveillamment de s'adresser à la

comtesse Lubienska de Jablon qui défendait les persécutés de tout son pouvoir et en avait sauvé plus d'un.

Mais le paysan ne répondit que par un pâle sourire, s'essuya les yeux du revers de sa manche et, dès lors, resta chez lui, sans plus implorer aucun secours, car il avait compris qu'il était seul au monde, comme cet arbre battu du vent, et qu'il devait périr....

Les voisins racontèrent plus tard, qu'après son retour il ne fit plus que prier, et que, toutes les nuits, des cantiques partaient de la chaumière.

Et, lorsqu'à la veille des fêtes de Noël, on lui apprit en cachette qu'on allait prendre l'enfant de force pour lui donner le baptême orthodoxe, il se contenta de

répondre, de l'air d'un homme prêt à tout :

— Ils ont les mains longues, mais ils ne tiennent pas encore mon garçon.

A partir de ce moment, il devint même plus expansif et presque gai. On le vit aller par le village, entrant chez les malades, soignant leurs blessures et les fortifiant dans la foi. Il confia même à quelques-uns qu'il avait résolu de prendre sa femme et ses enfants, et de s'en aller dans le vaste monde, là où ses yeux le porteraient.

Les gens ne s'étonnaient pas. C'est qu'il était traqué comme une bête sauvage, cet homme ! L'un des plus aisés lui offrit de lui prêter, sur son champ, de quoi faire la route.

— Pour ce voyage-là, dit-il à voix basse, ce que j'ai me suffit.

Et le même jour les Koniuszewski firent leurs adieux au village et demandèrent humblement pardon à tous du mal qu'ils auraient pu leur faire.

Ils partiraient la nuit, disaient-ils, mais on ne savait où ils iraient.

Ils firent donc leurs adieux, et personne ne les revit plus.

Le soir vint, une neige épaisse, laineuse, tourbillonnait dans les rafales de vent. On remarqua que les chiens hurlaient d'une façon étrange et que dès la brune les coqs se mettaient à chanter.

Vers minuit, une lueur soudaine fulgura sur le ciel et des cris d'effroi éveillèrent le village.

La grange des Koniuzewski brûlait.

Et avant que les gens eussent le temps d'accourir et de remédier au mal, elle disparaissait sous les flammes.

Les Koniuszewski n'étaient pas chez eux, ils avaient dû partir vers le soir.

Mais quelle fut la stupeur des gens, de trouver la chaumière grande ouverte, et dans la pièce, sur la table couverte d'un linge blanc, le souper tout prêt, intact.

Ils restaient autour de cette table, branlant la tête sans comprendre, quand enfin l'un d'entre eux dit d'un air entendu :

— Il leur est arrivé quelque chose, pour qu'ils aient tout laissé là.

— Ils sont peut-être encore au village....

— Eh! non, l'accident les aurait ramenés. Il doit y avoir autre chose.

Les suppositions allaient leur train. Les regards inquiets furetaient de tous côtés : pas de Koniuszewski. Cependant l'incendie redoublait de minute en minute, tout le toit était pris, et les lézardes des murs dardaient des langues de feu. Par bonheur pour les maisons voisines, le vent avait cessé. Des crinières échevelées de fumée et de flammes se tordaient en l'air en claquant, balayant de lueurs sanglantes les groupes effarés qui s'écrasaient et la chaumière chargée de neige, ployée jusqu'à terre.

L'adjoint essayait d'organiser des secours, il criait, poussait les gens, ne sachant trop lui-même comment s'y prendre.

Quelqu'un essaya de retirer le char dont le timon pointait à l'extérieur, mais il n'était plus possible d'approcher car le bâtiment flambait aux quatre bouts, et, de la couverture de chaume, une lave ardente ruisselait sur les têtes.

Bientôt le garde accourut et, sans se mettre le moins du monde en peine de la maison, s'enquit fiévreusement des Koniuszewski. Ils les cherchait avec un tel acharnement, fouillant les greniers d'alentour et même les silos à pommes de terre, qu'on se moquait de lui derrière son dos et que le plus brave de la foule lui cria ironiquement :

— Ils sont cachés dans la grange, regardez-y donc !

Il fut bien empêché d'y regarder, car

la grange n'était plus qu'une fournaise tonnante où craquaient les madriers.

Sous le toit qui s'affaissait les murailles bombaient, se crevassaient, laissant fuser des jets de feu et lâchant des flammèches rouges qui s'envolaient aux quatre vents, comme des oiseaux apeurés.

Les essaims silencieux de la neige tournoyaient dans l'air calme ; au loin, une cloche sonnait le tocsin ; des chiens hurlaient à la mort.

Les gens s'étaient rapprochés en causant à voix basse, quand soudain, comme descendant du firmament ténébreux ou peut-être montant de ces flammes en furie, un chant lointain, voilé, se fit entendre, pareil à un râle chevrotant d'agonie.

Les cœurs cessèrent de battre, tous les yeux se levèrent. Et ce buisson ardent chantait toujours plus fort, toujours plus distinctement.

L'épouvante les cloua sur place, et longtemps après seulement un cri perça la foule :

— Les Koniuszewski !

— Jésus Marie! Les Koniuszewski! sauvez-les ! Pour l'amour de Dieu sauvez-les!

Un ouragan de folie les enleva, les éparpilla de tous côtés. Avec des appels frénétiques, des sanglots, des lamentations, ils couraient autour de la grange, tendant les bras, s'arrachant les cheveux, ou s'enfuyaient dans la campagne, égarés par leur douleur impuissante. Tout espoir

de secours était perdu. D'un moment à l'autre la grange pouvait s'abîmer dans les flammes.

A l'intérieur, le cantique résonnait toujours haut et clair; c'était le salut joyeux du paradis, l'hymne des ressuscités, le chant extatique de la foi.

Ils se jetèrent à deux genoux et se mirent à réciter les prières des agonisants. Certains se roulaient par terre en proie à des convulsions et poussaient des cris déchirants.

Et ce tonnerre de supplications et de pleurs, uni au chant des mourants et au fracas de l'incendie, formait une clameur immense qui allait se perdre dans l'infini de la nuit.

Tout à coup, la grange s'effondra, et

du fond du brasier jaillit un cri suprême, épouvantable....

Quelques jours plus tard, seulement, on retirait des décombres les restes carbonisés des Koniuszewski.

IV

Ce tableau serait incomplet si je n'y joignais encore, au moins en abrégé, l'histoire du petit village uniate de Hrudy, situé non loin de Biala en Podlachie, sur la route de Janow.

Ce fut là que tombèrent, dès 1867, les premiers coups de la persécution. La mission de Biala, qui n'avait encore qu'un caractère privé, s'appliquait, avec un zèle soi-disant apostolique, à purifier l'Eglise uniate de tout élément latin et polonais. Hrudy étant, par malheur, dans le voisinage immédiat de cette mission dut ser-

vir de champ d'expérience aux « semeurs de la sainte et unique vérité. » Mais le terrain se montra étonnamment rebelle à la culture orthodoxe et, malgré le sang répandu à profusion, ne donna pas les résultats espérés. Tant s'en fallut même, et ce fut de là que partit cette contagion de « résistance » qui gagna tout le pays de Chelm.

On commença, comme on devait commencer dorénavant sur les territoires de l'Union, c'est-à-dire par supprimer les chants et les sermons polonais, les orgues, les images saintes et les cloches.

Mais le peuple ramena aussitôt son église à l'état primitif et continua de chanter en polonais, car c'étaient les seuls chants liturgiques qu'il connût. Le peuple

continua de prier devant les images, d'écouter les orgues et les sermons qui lui parlaient au cœur, car ainsi avaient fait les pères de ses pères, et il ne comprenait pas d'autres cérémonies. Ces chants, ces sermons, ces images, ces encensoirs, ces processions au son des cloches et des orgues, tout cela était devenu inséparable de ses croyances, de ses émotions religieuses, de son âme.

Les orthodoxes n'abandonnèrent pas la partie et, au mois de juillet de la même année, tentèrent d'imposer à la paroisse un nouveau curé, créature du gouvernement.

Il fut amené par le chanoine Marcel Popiel, plus tard évêque de Lublin, accompagné de Sa Bienfaisance le pope

Kalinowski et d'une grosse escorte de cosaques, pour rehausser la solennité.

Mais le peuple massé devant son église en défendit si bien l'entrée que personne ne put y mettre le pied.

Explications, remontrances, adjurations, tout fut en pure perte, ils ne voulurent rien entendre.

Popiel partit, furieux, leur promettant les plus terribles châtiments.

Les paysans comprirent ce qui les menaçait et attendirent l'avenir sans sourciller.

De fait, vers la fin de septembre, une sotnia de cosaques et une compagnie d'infanterie vinrent cantonner dans le village.

Et, durant deux mois, tous ceux qui

possédaient des chevaux durent aller faire des charrois dans le district, et le reste des habitants fut tenu, du matin au soir, sur les routes à remuer inutilement les pierres et la boue, à creuser des fossés sans aucun but et à répandre du sable jaune sur la chaussée.

Pendant ce temps, les champs restaient en friche. Ils n'avaient plus un moment à eux pour labourer, semer ou même piocher les pommes de terre qui pourrissaient car l'automne était humide. Le village entier périclitait. Le bétail tombait sous le couteau des soldats. Les granges se vidaient, car les cosaques ne nourrissaient leurs montures qu'avec du blé. Ils arrachaient les haies pour se chauffer, et quand il n'y en eut plus ils détruisirent

les petits bâtiments et prirent jusqu'aux portes des chaumières et aux arbres des vergers.

Pour achever, Hrudy paya encore une amende, quelques propriétaires furent menés en prison, et l'ancien curé, l'abbé Terlikiewicz, expulsé.

Enfin, le village respira. Ses terribles hôtes partirent. Deux ou trois années paisibles s'écoulèrent ; mais il leur fallut durement peiner pour réparer des ravages plus affreux que ceux d'un incendie.

Cependant ils veillaient nuit et jour sur leur église comme sur la prunelle de leurs yeux.

En 1871, le jour même de l'Annonciation, un nouveau curé, un nommé Starosielce, apparut inopinément, en compa-

gnie de sa Bienfaisance Kalinowski, et voulut s'emparer à toute force de l'église. Mais les paysans l'entourèrent d'une forêt de poings menaçants et leur crièrent :

— Si le curé Terlikiewicz ne revient pas, nous n'avons besoin de personne.

Devant leur attitude résolue, Starosielce tira ses grègues et se sauva.

Mais le lendemain, il revenait entouré d'une troupe imposante de gendarmes.

Il avait choisi le meilleur moment. C'était l'après-midi, tout le monde était aux champs, loin, derrière les chaumières, et il ne restait au village que les enfants et les vieux qui sommeillaient dans les vergers.

Par bonheur, l'homme qui veillait près de l'église aperçut la troupe qui débou-

chait du bois, et, pressentant le danger, se mit à sonner le tocsin.

Il n'y eut qu'un cri dans la campagne ; chacun saisit ce qui lui tomba sous la main et courut au secours.

Les autres, se voyant découverts, mirent leurs chevaux au grand galop, attei-gnirent la porte du cimetière, la firent sau-ter, mais ils n'étaient pas parvenus au milieu que les paysans tombaient sur eux et les dispersaient comme une volée d'éperviers.

Starosielce ne se tint pas pour battu, et quelques jours après il revenait encore, flanqué cette fois de deux sotnias.

Ils entrèrent à Hrudy en triomphe, musique en tête. Les paysans frisson-nèrent en les entendant et firent le signe

de la croix d'une main mal assurée; mais leur courage ne se refroidit pas, et les mêmes luttes recommencèrent devant l'église. Seulement elles furent plus courtes. Les piques, les cartouches, les charges de cavalerie eurent vite fait de frayer le passage aux agresseurs qui finirent enfin par réduire la paroisse en leur possession; après quoi, suivant l'habitude, l'armée prit ses quartiers chez les paysans et s'y reposa pendant huit bonnes semaines.

Et lorsqu'ils s'en allèrent enfin, il n'y avait plus à Hrudy d'épaules qui ne fussent meurtries, il ne restait plus une vitre aux fenêtres, et chaque chaumière était changée en hôpital et en orphelinat, car cinq des gros propriétaires avaient

pris le même chemin que le curé Terlikiewicz.

Les années qui suivirent apportèrent un peu de répit. Les blessures se guérirent, les brèches des pauvres pécules se réparèrent, les larmes même séchèrent, seul le souvenir des exilés ne périt pas. Leurs maisons désertes, barricadées de planches, leurs champs en friche auxquels personne n'osaient toucher, restaient toujours devant les yeux portant obstinément le muet témoignage de l'iniquité.

1874 arriva, année à jamais mémorable de la suppression de l'Union.

Hrudy, naturellement, ne fut pas oublié. On y convertit pendant huit jours, et pendant huit jours les exhortations

apostoliques s'y firent entendre au milieu du sifflement des knouts et des gémissements des patients.

Les semailles orthodoxes avaient été prodigues, la moisson laborieuse, le battage acharné, — la récolte fut pitoyable.

Hrudy ne se laissait pas convertir, Hrudy s'opiniâtrait dans ses « errements » séculaires, mais Hrudy fut rattaché à l'Eglise officielle et laissé sous la tutelle des lois d'exception et des gendarmes.

La vie reprit son train habituel. Les chaumières vides attendaient toujours leurs maîtres, les orphelins leurs parents, les opprimés la justice. On semait cependant, on labourait, on travaillait comme toujours, seulement le village ressemblait à un cimetière : plus de chants, plus de

danses, on ne savait même plus rire. Les gens glissaient comme des ombres, pâles, défaits, mortellement tristes, rongés de misère et de tristesse, mais toujours prêts à de nouvelles souffrances et à de nouveaux sacrifices pour la cause.

Ils avaient rompu toute attache avec l'église et la cure, ils s'en étaient détournés pour jamais, car c'était maintenant une langue étrangère, une foi étrangère, des gens étrangers. Personne ne visitait plus les tombes.

On priait dans les maisons, en cachette; pour les grandes solennités, on se réunissait dans les bois. On ondoyait les enfants provisoirement. On ensevelissait les morts secrètement, la nuit, en prenant soin d'égaliser la terre de peur que les gardes

ne vinssent fouiller la fosse et recommencer l'enterrement d'après leur rite odieux. On ne contractait plus de mariages, l'usage des « mariages cracoviens » ne s'étant pas encore implanté. Ne voulant point du pope qu'on leur imposait et ne pouvant fréquenter les églises catholiques, ils attendaient patiemment des jours meilleurs, en butte aux vexations incessantes des autorités.

Ils vivaient dans les transes, sous de continuelles menaces, retranchés du monde comme des parias, traqués comme un troupeau de bêtes malfaisantes, pris dans un inextricable réseau de prescriptions, d'interdictions et de pénalités.

Et de secours, nulle part. Devant les « opposants, » toutes les portes se fer-

maient, on les fuyait comme des pestiférés, on les chassait des églises; la peur marchait devant eux et les yeux vigilants de la haine les suivaient par derrière. Mais leurs blessures avaient beau se rouvrir et s'ulcérer, la pauvreté avait beau les manger, le fisc leur enlever jusqu'au dernier croûton, la persécution les accabler, le monde entier s'écarter d'eux, ils luttaient quand même dans ce sombre isolement, ils luttaient jusqu'au dernier souffle pour l'amour de leur vérité.

Les choses en étaient là en 1876. C'est alors que s'abattit sur le village un malheur qu'on pouvait prévoir depuis longtemps. Un jour de la fin de mars, arriva l'ordre impérieux de mener immédiatement à l'église orthodoxe les enfants

qui n'y avaient pas encore reçu le baptême.

Ce fut comme un coup de foudre dans un ciel serein. Hrudy s'emplit d'une rumeur d'affolement. Des cris lamentables partaient des chaumières. Dehors les gens couraient, égarés, se tordant les bras. On allait donc recommencer, quand les dernières infortunes étaient encore si récentes, quand les cicatrices n'avaient pas encore disparu, quand la terre appauvrie réclamait des soins incessants !

— Que faire? Que faire? se demandaient-ils à travers leurs larmes.

Personne ne savait que répondre, mais il ne vint à l'esprit de personne que l'on pût obéir. Ils avaient résisté tant d'années, payé tant d'amendes, enduré tant de vexa-

tions, et ils iraient maintenant se soumettre bénévolement et livrer leurs enfants à la perdition éternelle!

Les cheveux se dressaient sur les têtes, les poings se crispaient, mais en même temps une inflexible résolution pénétrait les âmes, redressait fièrement les fronts et brillait dans les yeux intrépides qui envisagaient de nouveau l'avenir sans effroi.

Et sans hésitation, sans cris, ils s'entendirent tous en un clin d'œil. C'était bien compris : on ne donnerait pas les enfants, quand on devrait le payer de sa vie.

A peine étaient-ils rentrés chez eux, que les agents arrivaient en voiture, avec le maire à leur tête pour faire exécuter les ordres.

L'église orthodoxe attendait, son por-

tail large ouvert, et le maire avec sa suite passait le long de la rue, en lisant sur une liste le nombre d'enfants que chaque maison devait envoyer.

Tout le monde sortit sur le pas de sa porte. Les paysans se grattaient la tête avec embarras et écoutaient en silence ; les femmes adossées au seuil, leurs enfants dans les bras, regardaient, étrangement pâles, les yeux enfiévrés, sans desserrer les dents. Mais dès que le maire s'éloignait, suivi de leurs hommes, elles disparaissaient comme par enchantement, et les chaumières se fermaient tout d'un coup, sans bruit, l'une après l'autre.

Soudain le maire se retourna et, n'apercevant derrière lui que les paysans, leur cria :

— Et les femmes! Et les enfants!...

Ils fixèrent sur lui leurs regards durs et froids comme la pierre.

Sans en demander davantage, il se mit à secouer la première porte venue et à vociférer :

— Dehors! Dehors! ou je vous en tire par la caboche!

Pour toute réponse les chiens aboyèrent; pas une tête ne se montra.

Les maisons, portes et fenêtres closes, avaient l'air abandonnées, mortes.

Il cria aux hommes d'ouvrir; aucun ne bougea. L'un d'eux seulement lui dit d'un air farouche :

— Essayez d'ouvrir, vous!

Il se jeta avec fureur contre une fenêtre et rebondit en arrière, en hurlant

comme un chien sous un coup de bâton épineux. Il avait reçu en pleine figure un pot d'eau bouillante. Haletant de colère, il ordonna aux agents de prendre les maisons d'assaut, comme des forteresses.

Ce n'était pas chose facile, car toutes les ouvertures se trouvaient barricadées à l'intérieur par des coffres, des armoires, tous les meubles qu'on avait pu amonceler, et quiconque s'approchait risquait d'être échaudé ou criblé de coups.

Les paysans, au milieu de la rue, contemplaient cette scène avec le plus grand sang-froid.

Les chaumières semblaient crouler sous le vacarme ; les femmes se défendaient, ripostaient, et des cris de douleur s'élevaient à chaque instant, au milieu des ma-

lédictions, des pleurs d'enfants effrayés, du fracas des planches brisées et des vitres qui volaient en éclat, des aboiements de chien et du grondement sourd des madriers qui défonçaient les portes.

Puis, quand après avoir franchi les premiers obstacles, les agents pénétraient à l'intérieur, des luttes à bras-le-corps s'engageaient dans les entrées obscures et basses, car les assiégées ne se rendaient pas.

Enfin quelques chaumières furent prises, mais les femmes avec leurs enfants s'étaient déjà réfugiées dans les cheminées et les fours à pain, il fallut les en tirer une à une.

Elles se défendaient des dents et des ongles, égratignaient, mordaient; ivres de

désespoir et de rage, les vêtements en lambeaux, meurtries, ensanglantées, elles ressemblaient à des louves assaillies par une meute.

On les inondait d'eau, on brûlait de la paille pour les enfumer comme des renards, on essayait de les tirer avec des crocs, — rien n'y faisait.

La victoire leur resta.

Les agresseurs durent battre en retraite, car le jour tombait et l'attitude des paysans devenait menaçante. Le maire annonça au village un châtiment terrible et partit avec ses sbires.

L'église russe fut fermée, tout rentra dans l'ordre habituel et le calme revint pour quelque temps.

Pour bien peu de temps, car dès les pre-

miers jours d'avril, un matin, à l'aube, le tocsin sonna et des cris sinistres s'élevèrent.

— L'armée ! Sauvez les enfants !

On entendait déjà près du tourniquet le roulement des tambours, le cliquetis des armes et le piétinement lourd des soldats en marche.

L'épouvante parcourut le village comme à l'annonce d'un incendie. Tout espoir était perdu. Les gens se précipitèrent dehors et regardaient pétrifiés, avec des yeux qui ne voyaient plus, la longue colonne qui s'avançait.

Un silence de mort s'était fait, personne n'osait souffler tant ils étaient sûrs que toute tentative de résistance serait vaine, mais le cœur des mères parla. Elles

prirent leurs enfants, les enveloppèrent à la hâte, et telles qu'elles étaient, pieds nus, en chemise, elles se glissèrent à la dérobée dans les vergers, derrière les granges, puis gagnèrent les champs, puis disparurent au loin dans les brumes crêpues du matin.

L'armée occupa le village, et l'ordre fut donné de rassembler devant l'église les femmes et les enfants.

Personne ne se montra : elles étaient déjà en lieu sûr.

— Où diantre se sont-elles fourrées? disaient-ils en fouillant les maisons de fond en comble.

Les hommes se taisaient, il fut impossible d'en tirer un mot.

— Eh bien! nous les attendrons, dit

le chef, et l'armée prit ses cantonnements.

On parvint, en suivant certaines pistes, à connaître leur retraite. Le bois fut entouré de patrouilles, les communications avec le village furent coupées et l'on veilla sévèrement à ce que personne n'y portât des vivres.

Ils étaient sûrs que le froid et la faim ne tarderaient pas à les ramener.

— Elles s'adouciront, les poulettes, elles reviendront au perchoir, disaient les soldats en se moquant.

Mais un jour, deux jours, trois jours passèrent, et elles ne revenaient pas. Une affreuse angoisse planait sur le village, l'ouvrage s'échappait des mains, les gens ne savaient plus ce qu'ils faisaient, leurs

yeux revenaient sans cesse au même point de l'horizon, et dans leur détresse impuissante, ils ne pouvaient que pleurer, prier, attendre un miracle.

La semaine entière s'écoula, et pas une femme ne revenait.

Et là-bas le bois dressait sa masse obscure, mystérieuse, au flanc de laquelle s'allumaient des scintillements de baïonnettes.

Le printemps, cette année-là, était affreux. Chaque jour des pluies interminables tombaient, chaque jour des ouragans furibonds se déchaînaient sur le village, roulaient à travers champs et s'en allaient frapper la lisière du bois qui renvoyait des hurlements si farouches et des clameurs si poignantes que les gens croyaient enten-

dre dans le sifflement de la tempête des plaintes de femmes, des pleurs d'enfants et des râles d'agonie.

Et parfois, quand venaient les nuits calmes, quand la lune radieuse inondait les champs embrumés, et que le bois lumineux rêvait, plus d'un aurait juré voir, parmi les troncs de blancs fantômes qui lui tendaient les bras et lui faisaient de loin des signes désespérés.

Deux semaines passèrent, — et elles ne revenaient pas.

Les jours se suivaient monotones et pesants, se traînaient avec une indicible tristesse, s'écoulaient goutte à goutte comme des larmes. C'était maintenant l'époque des travaux du printemps, les champs attendaient la charrue, récla-

maient leurs semences ; mais a-t-on la tête au travail quand l'inquiétude vous ronge et vous casse les bras! Le sommeil même ne leur apportait pas de soulagement dans leurs nuits enfiévrées par l'attente, car chaque fois que le vent toquait à la fenêtre, ils croyaient entendre quelqu'un se glisser le long des murs, frapper, entrer....

Trois semaines passèrent, — elles ne revenaient pas.

Le temps s'était adouci, et vers la fin d'avril le soleil se montra. Les blés se mettaient en route, les bourgeons gonflaient, les prairies se couvraient de populages dorés, les oiseaux commençaient à crier dans les vergers, on entendait le matin craqueter les cigognes, et tout le jour les alouettes carillonnaient dans le

ciel clair. Le printemps faisait son entrée entonnant à pleine voix son hymne triomphal, mais leurs yeux noyés de larmes ne le voyaient pas, leurs âmes brûlées de chagrin ne le sentaient pas, et la désolation lui barrait la porte des chaumières.

Quatre semaines venaient de s'écouler, ils attendaient encore.

Le village en deuil ne résonnait plus que de chants funèbres. Chaque soir on allumait des cierges, on récitait les prières des agonisants, et toute la nuit des supplications éplorées montaient vers les étoiles.

Cinq semaines, et elles ne revenaient pas!

La douleur des paysans atteignait à la folie. Ils se précipitaient sur les baïonnettes, voulant s'ouvrir à tout prix le che-

min du bois, et préférant mourir plutôt que d'endurer de pareilles tortures. Mais le cercle de fer ne fléchissait pas, ils revenaient, la rage au cœur, plus malheureux encore.

Six semaines enfin s'écoulèrent, si bien que l'armée elle-même se fatigua d'attendre et quitta le pays.

Tout le village, comme un seul homme, se jeta à travers champs vers les bois, mais ils n'avaient pas atteint la lisière que, des profondeurs obscures, une apparition terrible de spectres venait à leur rencontre. C'étaient elles! Tordues jusqu'à terre, s'appuyant à des branches, presque nues, décharnées comme des squelettes, mais aussi radieuses que le soleil et le printemps, victorieuses comme la vie même!

Elles avaient vaincu la faim, la peur, l'abandon, le froid, les maladies; elles avaient vaincu la mort et sauvé leurs enfants, et voici qu'elles revenaient, ces grandes, ces saintes âmes, à leurs foyers, à leurs maisons, aux labeurs, aux luttes de chaque jour.

. . . .

Pour en finir avec la triste affaire de ces baptêmes forcés, je retracerai encore une scène dont le même village fut témoin en 1876.

Après le départ de l'armée et le retour des femmes, la vie reprit son cours, au milieu des travaux et des soucis quotidiens. Les craintes n'étaient pas dissipées; on savait que si les mères avaient reculé le danger pour un temps, les choses n'en

resteraient pas là. Personne ne se faisait illusion. Le pope à l'affût guettait le moment favorable. On se tenait donc sur ses gardes en s'attendant à de terribles représailles. Les femmes dormaient avec leurs enfants dans les greniers, les étables et les granges, prêtes à fuir au premier signal; les hommes veillaient nuit et jour sur les routes.

Leur vigilance se trouva en défaut, car quelques semaines après, par une nuit noire et pluvieuse, l'une de ces mères, Apolonia Szucka, entendit frapper à sa porte.

La chaumière s'élevait à l'écart au fond d'un verger. La femme était seule chez elle avec un enfant de quelques années, son mari ayant été déporté précédemment.

Elle s'approcha de la fenêtre et demanda :

— Qui va là?

Des visages sinistres passèrent derrière les vitres, et elle perçut un cliquetis de sabres, qui lui fit froid dans le dos. Elle comprit sur-le-champ ce qu'on lui voulait.

Son enfant dans les bras, folle de peur, elle essaya de s'enfuir, mais toutes les issues étaient occupées, les crosses battaient les murs et des voix menaçantes lui criaient :

— Ouvrez! Ouvrez!

Elle resta un moment au milieu de la chambre, égarée et clouée sur place par l'effroi, puis quand la porte craqua et que les fenêtres sautèrent, elle bondit au grenier, arracha le chaume et, passant la tête

par le trou, se mit à crier de toute sa force :

— Au secours ! Au secours !

Mais la porte d'entrée ne résista pas longtemps. Ils furent bientôt à l'intérieur, traînèrent la femme en bas, la rouèrent de coups, la piétinèrent comme un torchon et, bien qu'elle se défendît comme une louve furieuse, ils lui arrachèrent son enfant et le portèrent triomphalement au pope.

La mère se mit à leur poursuite en hurlant. Elle se traînait à genoux devant eux, leur embrassait les bottes, et, repoussée, meurtrie, foulée aux pieds, se relevait toujours et continuait sa route avec l'énergie sauvage du désespoir.

Tout le village se réveilla en un clin

d'œil, les femmes qui avaient des enfants se sauvèrent du côté des bois, les autres suivirent les agents, en troupes farouches, menaçantes, sans oser toutefois toucher à l'enfant qui se débattait en pleurant.

La mère s'élançait à chaque instant vers lui et vociférait :

— Rendez-le-moi! Rendez-le-moi!

Les agents prirent le pas de course, chargés de leur proie, comme une bande de loups et lançant à droite et à gauche les crocs de leurs baïonnettes, car les cris de la mère ameutaient tout le village et la foule grondait déjà. Enfin ils atteignirent l'église dont le lourd portail se ferma derrière eux en claquant.

Apolonia essaya de l'ébranler : les barres étaient tirées.

— Rendez-moi mon enfant! vociférait-elle. Je ne veux pas de votre religion. Il est déjà baptisé. Vous allez perdre son âme.

Elle faisait le tour de l'église, tâtant des deux mains les murailles glissantes et s'efforçant d'atteindre jusqu'aux vitraux éclairés, puis entendant les pleurs de l'enfant, elle retombait dans sa frénésie, lançant de grosses pierres contre les murs, s'ensanglantant les doigts pour arracher les briques, mordant les ferrures des portes et revenait vers la foule en hoquetant dans un suprême effort de raison :

— Sauvez-le! Ne le laissez pas perdre. Il a quatre ans. Il sait déjà toute sa prière, notre prière polonaise, catholique. Il s'appelle Jean. J'ai manqué de mourir quand

je l'ai eu. On l'a baptisé tout de suite. C'est dans le registre, les compères vivent encore, tout le monde le sait. Ayez pitié de moi ! Ils m'ont pris mon homme, ma mère est morte sous le bâton. Je n'ai plus un morceau de pain chez moi, je n'ai plus que lui. Et maintenant ils me le prennent ! Et je vais rester seule au monde ! Moi aussi je me ressens encore de ce qu'ils m'ont fait, moi aussi j'ai résisté. Est-ce que c'est la fin du monde ? Est-ce qu'il n'y a plus de Dieu ni de justice ? Qu'ils me tuent comme un chien, mais qu'ils ne le perdent pas. Sauvez-le ! Sauvez-le !

Les gens pleuraient devant cette détresse sans nom ; sur ces visages creusés par la souffrance, les larmes ruisselaient

comme la pluie qui fouettait les arbres de la place.

— Il m'appelle, il m'appelle! rugit soudain la misérable, et poussant un cri inhumain elle tomba sans connaissance.

On la transporta chez elle.

L'aube pointait. Un jour terne, pluvieux, passa sur les paupières flétries de la pauvre femme. Elle revint à elle et regarda autour de la pièce. Pas une larme ne coula sur ses joues, pas un soupir ne sortit de sa poitrine, elle ne demanda rien, et les gens, voyant cette face de cadavre et ces deux yeux sans fond, partirent sans oser dire un mot.

Elle traîna quelques bahuts devant la porte et les fenêtres brisées, alluma un cierge devant une image de Czenstochowa,

s'agenouilla et se mit à lire dans son livre de prières.

Une bonne heure après, au grand jour, quelqu'un s'approcha de la chaumière.

Perdue dans sa prière, elle n'entendait pas, quand un gémissement d'enfant la fit lever tout à coup. Elle regarda par la fenêtre, s'accrocha aux murs, défaillante, puis tomba le visage contre terre et se remit à prier.

— Ouvrez donc ! je vous rapporte l'enfant, disait l'homme qui s'impatientait.

— Je n'ai plus d'enfant, répondit-elle d'une voix terrifiante.

— Allons ! sans plaisanterie. Il s'appelle Fedouchka maintenant. Il faut fêter le baptême.

— Hors d'ici ! Je n'ai plus d'enfant! Si vous mettez chez moi le marmot d'un autre, vous verrez comment je l'arrangerai.

Son air dénotait une telle démence que l'homme posa l'enfant contre le mur et s'enfuit.

Elle continua à prier, suppliant la miséricorde divine. Il faisait froid, la pluie cinglait les vitres, le vent secouait les arbres, et dehors, dans la boue, l'enfant se lamentait, cherchant la porte, se haussant vers la tenêtre.

— Maman! Maman! Ouvrez, c'est Jean.

En proie à une torture sans nom, la mère se mourait de douleur et n'ouvrait pas.

Un voisin finit par entendre et cria de loin :

— Bon Dieu! la femme, mais le petit ne respire plus.

Elle se mit à la fenêtre, l'air embarrassée, et chuchota avec un étrange sourire :

— Taisez-vous! Il vient de s'endormir....

— Comment? Qu'est-ce qui vous passe par la cervelle? Mais vous....

Il recula devant sa mine égarée.

Elle posa le doigt sur ses lèvres, s'assit près du berceau et se mit à le balancer.

Les persuasions, les caresses de l'enfant, rien n'y fit. Elle avait perdu la raison. Couvant des yeux le berceau vide, elle continuait à le balancer avec tendresse.

D'autres personnes arrivèrent, pleurant

sur son état, essayant tous les moyens possibles de la convaincre. Elle ne les écoutait pas et leur disait seulement de temps en temps, d'un air suppliant :

— Chut ! Mais taisez-vous donc ! Il dort mon petit chéri, il dort....

Les gens se levaient et partaient en branlant la tête. Une bonne âme se chargea de l'enfant : il mourut quelques jours après.

On le dit à la mère ; elle sourit, tira du berceau une poupée de chiffon et répondit en promenant des regards effarés autour d'elle :

— Vous savez? mon Jean, je ne l'ai pas donné ! Et ils ne l'auront pas, ils ne l'auront pas !

Assise près du mur, elle berçait la

poupée sur son cœur, la faisait sauter en l'air et chantait sans savoir ce qu'elle disait :

> La, la, la! deux petits chats!
> Deux petits chats gris et gras!

V

J'allais à Chelm, de Brest en Lithuanie, par Koden, Slawatycze, Wlodawe et Sawin. C'était un beau morceau de chemin ; il fallait le partager en étapes. Je décidai de m'arrêter d'abord à Slawatycze. J'avais pour conducteur un cocher de bonne maison, vieux drille, bavard comme une pie borgne, qui connaissait le pays, hommes et choses, aussi bien que ses chevaux, et qui tout le long de la route m'égaya de ses histoires.

— Les maîtres m'appellent Iwan, me fit-il remarquer en prenant ses guides.

Je montai, le fouet claqua et l'attelage partit.

— Mais, pour dire vrai, je suis Nikon. C'est la mode comme ça chez les maîtres, il faut un Jean ou un Mathieu pour conduire. Seulement, là, sur le Boug, Jean ça doit être Iwan.

Il éclata de rire, fit un flic flac à tout casser et tourna sur la large route boueuse.

Nous étions partis au petit jour, avant le soleil. La plaine du Boug disparaissait encore sous le floconnement des brumes, et à l'est, par-dessus les bois, fusaient les premiers feux du matin. Sur la route encore sombre, les flaques d'eau miroitaient comme des vitres chargées de buée. Çà et là, au milieu des champs, émer-

geaient les panaches humides de quelques bouquets d'arbres. Un souffle glacé arrivait de la rivière et la gelée perlait à terre. Les villages dormaient encore, enfouis confusément au milieu de leurs vergers, et le gloussement de quelque ruisseau invisible troublait seul le silence infini.

— Vrai temps de voleurs! même les chiens dorment, grommela mon Iwan.

Une torpeur insurmontable m'accablait. J'aurais voulu faire un somme, mais les cahots endiablés de la voiture ne me laissaient pas fermer l'œil. Enfin, elle roula sur le sable, et je me sentis envahir peu à peu par un assoupissement délicieux.

— Les cigognes sont encore au nid, le le temps est sûr! me corna soudain aux

oreilles mon obligeant conducteur en braquant son fouet sur un arbre.

J'étouffai un juron. Mais le sommeil avait fui, et l'autre pérorait toujours :

— Les meules nagent comme des canards. Joli foin, cet été, du fumier! Encore une misère pour le monde, comme s'il n'y en avait pas assez! Eh! vieux, gare! ou tu vas voir!...

Et il cingla ses bêtes de telle façon qu'elles s'enlevèrent en coup de vent et que je faillis passer par-dessus la *bryczka*.

— Vous connaissez ces côtés? continua-t-il.

Il se retourna légèrement vers moi. Je vis un profil mince d'oiseau de proie, au nez sec, crochu, des moustaches courtes,

un favori grisonnant et un petit œil toujours en mouvement,

— Oui, mais très peu.

— Alors vous avez dû voir la petite noblesse de Podlachie? Belle noblesse, ma foi, un sac et une bâche! ajouta-t-il d'un air méprisant.

Puis sans attendre ma réponse :

— Mais des malins! Je les connais prou. J'ai servi près de Wengrow. Là-bas, Monsieur, dans les villages, presque pas de paysans, rien que des nobles. Les doigts de pied leur sortent à travers les bottes, et ça se fait appeler « Monsieur. » Il sont cinq pour une vache. Et si un chien se couche sur un champ, il ne sait pas où mettre sa queue, à moins de la mettre chez le voisin. Seulement, plus commerçants

que des Juifs! Et pingres, et fiers, et brouillons à n'y pas croire! Bons Polonais, par exemple, et vrais catholiques. Mais qu'ils sont donc ridicules, ces animaux-là, c'est à se tordre. Vous savez l'histoire de celui qui menait des œufs à Varsovie?

— Non.

— Une histoire vraie, mon maître la connaissait.

— Eh bien! dites-la, ça passera toujours le temps.

— C'était comme ça. Une fois, un szlachcic, un noble de Wengrow qui s'appelait Kiszka, menait vendre une charrette d'œufs à Varsovie. C'était en été, une journée chaude, et depuis le matin l'orage menaçait. Le vent soufflait fort, la pous-

sière dansait sur les routes, le tonnerre grondait et le ciel devenait de plus en plus noir. Notre homme se tournait les sangs. Il se met à pousser sa carriole de toutes ses forces, parce que le sable était profond, fait des signes de croix, cingle son cheval, pour trouver un abri au plus vite. Il avait encore devant lui un bon bout de chemin et une grande forêt. Il pousse, il frappe, il sue, mais à peine sous les arbres, voilà l'orage qui éclate, qui prend la forêt aux cheveux : un branlebas infernal !

L'autre tremblait pour ses œufs, ne savait plus où se mettre ! Quand on a peur, on prie de bon cœur. En avant donc ! Il récite tout ce qu'il sait de prières. Il récite les dix commandements de Dieu, il ajoute une litanie en supplément, mais l'orage

tenait toujours bon. Le temps était si noir qu'il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. La forêt se couchait sous le vent, les coups de tonnerre partaient l'un après l'autre. Les gros sapins craquaient comme des allumettes et les éclairs déchiraient le ciel en deux. Les cheveux du szlachcic se dressent sur sa tête; il tombe à genoux devant l'image du bon Jésus qui pendait là et recommence à prier tout fort et à crier :

— Je ferai dire une messe, j'achèterai deux cierges de cire blanche; seulement ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi !

— Oh ! le bon marchand ! lui répond une voix tonnante qui lui donne la chair de poule et l'étend par terre tout de son long.

— Eh bien ! je donnerai quatre cierges, et ma femme ira au pardon de Wengrow.

— Et pourquoi n'irais-tu pas à Czenstochowa, crétin? Pourquoi ne mènerais-tu pas un petit veau à ton curé? reprend la même voix en colère.

— C'est loin, Seigneur, la moisson s'approche, il faut aussi aller acheter des oies, c'est le moment où elles baissent. Le veau, je le donnerais bien, mais j'ai promis, foi de gentilhomme, de le vendre à un voisin. Mais si vous voulez, Seigneur, je donnerai cinq douzaines d'œufs à la première église que je rencontrerai.

La forêt tout entière rugit : « C'est peu! » et le tonnerre éclata si près que Kiszka cherchait à rentrer sous terre.

— Alors, j'en donnerai dix douzaines,

puisqu'il faut que je me fasse du tort. Les œufs sont hors de prix maintenant, à trois florins six gros! Mais au moins ayez pitié de moi, mon Dieu, et ne me les cassez pas tous!

— Les mauvais, tu les recevras sur la tête!

— Je les choisirai, je ne vous dis que ça, tout ce qu'il y aura de plus frais! Et il se battait la poitrine à grands coups.

Et voilà, qu'en un clin d'œil, l'orage disparaît, le temps s'éclaircit, le vent tombe, le soleil brille, et tous les oiseaux du bois se mettent à chanter. Kiszka se frotte les yeux, fait un salut au bon Jésus, fouette son cheval et continue sa route en songeant à ce qui lui arrive.

— J'ai payé cher! Le temps se serait

peut-être raccommodé tout seul, se dit-il en regardant le ciel et en soupirant. Maintenant, j'y perds dix douzaines d'œufs, en voilà pour de l'argent! et il se grattait la tête prêt à pleurer.

Pour comble de malheur, à peine sorti de la forêt, qu'aperçoit-il à deux pas de la route? Un clocher!

— Ah ! cette fois, plus moyen d'échapper. Il faut tenir parole.

Il s'arrête devant l'auberge, à l'entrée du village, donne le picotin à son cheval et se met à l'ombre pour réfléchir. Que faire? garder les œufs? Il en a froid dans le dos. C'est au bon Dieu lui-même qu'il a promis! S'exécuter? Alors il est pris de tous les côtés! Enfin, à force de réfléchir, il s'endort, rêve d'omelette au lard, se réveille de

bonne humeur et dit à l'hôtesse de lui apporter une grande terrine. Ils vont à la charrette ; lui, choisit les plus petits œufs, les pique avec une aiguille, les vide dans la terrine, remet les coquilles sur le tas et se fait faire une belle omelette.

— L'église aura son compte, et moi je n'y perdrai rien.

Il renifle un bon coup et commence à manger, tout en soufflant de temps en temps et en desserrant sa ceinture ; enfin, après s'être fait un ventre de procureur, il s'en va bravement à la cure.

Le curé était justement assis devant sa porte en train de fumer sa grande pipe. Il écoute le récit de Kiszka et crie à la servante d'apporter le tamis pour les œufs.

— Merci, mon brave homme, dit-il, je célébrerai la messe à votre intention.

Le brave homme choisissait délicatement les œufs vides, et la fille qui tenait le tamis s'étonnait du poids de ces dix douzaines.

— C'est que les poules n'ont pas de coqs ! fait l'autre en mentant comme un arracheur de dents.

Après quoi, il baise la manchette du curé et en route ! Mais voilà le curé qui se lance à ses trousses, dare, dare, dare, le rejoint au tournant, lui envoie son tamis d'œufs par la tête, et lui en donne avec son tuyau de pipe, à tour de bras.

— Ah ! coquin ! Ah ! fils de chien ! Je t'apprendrai à te moquer du bon Dieu et à voler l'Eglise.

Mon Kiszka rossé comme plâtre lâche les guides et prend ses jambes à son cou. Le cheval s'emballe, la voiture verse dans un fossé et les œufs s'en vont faire une omelette de tous les diables.... L'avare perd deux fois. Pas vrai, Monsieur? Si je vous racontais tout ce que je sais sur eux, j'en aurais pour la journée. Et vous savez comment l'autre voulait arriver au paradis?

Je ne répondis pas. Le matin devenait splendide, et, là-bas, au-dessus des vapeurs du Boug et des brumes de la plaine, un chant s'élevait, voilé par l'éloignement, mais d'une solennité sans pareille, comme l'hymne sacré des aubes et des aurores.

— Vous entendez ?

— Oui, c'est quelque procession qui s'en va à la Saint-Onuphre.

Le chant éclata soudain, non loin de nous, sur un petit sentier parallèle à la route, mais il était encore impossible d'apercevoir les gens.

Dans l'air saturé de reflets d'opale, les brouillards montaient lentement, laissant à découvert les nappes d'eau scintillantes, les terres bourbeuses et les seigles penchés. Les arbres et les villages semblaient se rapprocher de nous. Un souffle de vent passa, le premier de la journée, mais si doux, si caressant, que les épis ivres de rosée et les feuilles endormies frémirent à peine. Une alouette lança sa roulade, puis deux, trois, dix autres alouettes s'envolèrent avec elle, en sonnant la diane des oiseaux. Au ras du sol, les cigognes filaient dans la direction de la rivière. Un cri aigu, prolongé,

vrilla les nuages roses du ciel. De toute part les coqs chantaient. Le jour allait paraître, et tout le côté de l'orient gonflait comme une tenture de pourpre prête à s'écarter devant la majesté du soleil.

— Là aussi je vois beaucoup de nouvelles croix, dis-je, en en montrant une fraîchement érigée et encore à peindre.

— Eh! Ils en ont tant mis que s'il fallait y faire attention on devrait toujours avoir la toque à la main, répondit-il d'un ton bourru.

— Rien d'étonnant. Avant, on ne pouvait même pas relever celles qui tombaient.

— Ils y gagneront beaucoup avec leurs croix! Du bois perdu, et voilà!

— Mais les orthodoxes aussi en élèvent....

— Ils en élèvent quand on leur commande et quand on les paie, grogna-t-il en arrêtant ses chevaux, car la procession débouchait soudain du sentier sur la route.

En tête, brillait une croix dorée, à huit branches, derrière laquelle se pressaient une trentaine de vieilles femmes et de jeunes garçons. Ils s'agenouillèrent un moment autour de la croix, et l'un d'eux entonna d'une voix sonore le cantique « Kiedy ranne » (Quand l'aube brille).

La procession reprit sa marche en chantant à pleine gorge, et le chœur montait au-dessus des campagnes vers le soleil levant.

Ils chantaient en polonais, je distinguais chaque mot, ne pouvant en croire mes

oreilles. Nous les suivions au pas, et mon Iwan chantait aussi.

— D'où vient donc ce monde ? demandai-je à un paysan qui marchait à côté de la voiture.

— Nous? Monsieur, d'Olszanka, dit-il en traînant ses mots, mais avec un accent parfait.

— Et où allez-vous?

— Au monastère de Jableczyn, c'est la fête de saint Onuphre.

— Alors c'est une procession orthodoxe?

— Orthodoxe, Monsieur, oui.

— Orthodoxe et qui chante en polonais? continuai-je sans parvenir à comprendre.

— Et comment voulez-vous qu'ils chantent? Savez-vous bien qu'ils ne sau-

raient pas même dire leur Notre Père en moscovite ! fit-il en levant sur moi des yeux étonnés. Je le regardai, à mon tour, non moins stupéfait que lui.

— Montez-donc, on vous fera faire un brin de route.

Il grimpa dans la bryczka en louant Dieu à la mode polonaise.

Nous nous mîmes à causer de choses et d'autres. C'était un fin matois, il répondait toujours à côté tout en me poussant habilement de questions. Peu à peu, il se laissa gagner et me parla à cœur ouvert.

— Quand on aura séparé le pays de Chelm de la Pologne, lui dis-je, on vous défendra de parler polonais.

— Alors on devra mettre un garde dans chaque maison, répliqua-t-il avec un

geste dédaigneux. — Comment faudra-t-il parler? Autrefois, du temps de l'Union, dans nos villages, on parlait encore le patois de chez nous, maintenant ça se perd. Les vieux tout juste le connaissent, les jeunes commencent à en avoir honte.

— Mais pourtant vous avez signé la séparation?

— J'ai signé, Monsieur, parce qu'on m'a fait signer. On nous a appelés chez le pope et on nous a expliqué qu'après la séparation les terres des châteaux seraient distribuées aux orthodoxes.

— Attends-moi sous l'orme! fit Iwan d'un air goguenard.

— Mais les plus grands fonctionnaires l'ont dit! Qui peut savoir?... répliqua le paysan.

— Vous verrez ce qu'on vous donnera ! continua le cocher. Rappelez-vous seulement ce que les opposants ont reçu....

— Eh bien ! si on ne nous donne pas de terres, nous nous inscrirons tous comme catholiques.

La stupeur me ferma la bouche, Iwan éclata de rire.

— Je ne ris pas, moi, dit l'autre avec une conviction sévère ; chez les catholiques et chez les orthodoxes, c'est le même bon Dieu. Seulement à l'église on est mieux tout de même, l'office est plus joli, on peut chanter, la musique joue, on se met en procession et il y a des jours où le curé vous parle si droit au cœur que vous vous mettez à pleurer, et que ça vous fait du bien tout de suite. Mes enfants m'aver-

tissent déjà qu'aussitôt majeurs ils s'inscriront catholiques. A présent même, les garçons et les filles de chez nous sont enragés pour courir à la messe. Vous ne les feriez pas aller à l'église russe à coups de bâton. Comme si tout le monde ne devait pas avoir la même foi! Mais parce qu'une maison est catholique et l'autre orthodoxe, voilà tout le village en bataille, des colères, des péchés, du scandale. Les Juifs même se moquent de nous quand ils voient que chaque chaumière a ses fêtes.

— Pourquoi ne passez-vous pas au catholicisme? demanda Iwan.

— Et s'ils nous donnaient la terre?

— Vous savez ce que votre évêque a dit aux paysans de Hrubieszow?

— Oui, on m'en a parlé, mais je ne sais plus quoi.

— Ils venaient lui rappeler ce qu'on leur avait promis en signant. Alors il leur dit : « La terre n'est pas du caoutchouc, je ne l'allongerai pas pour vous. »

— Vrai? Il a dit cela? demanda l'autre très ému en baissant la voix.

— Plus de cent personnes l'ont entendu. Et il avait raison. On ne peut pourtant pas prendre le bien d'autrui ; ils ne se laisseront pas faire, et vous, vous n'aurez rien.

Il le raisonna un bon moment si bien que le pauvre homme ne sut plus que répondre ; de grosses rides se creusèrent sur sont front, il me fit un signe de tête, sauta à terre et se mit à la

suite des pèlerins, plongé dans ses idées noires.

Nous passâmes si lentement le long de la procession que j'eus le temps de la compter: il y avait en tout trente-huit personnes.

— Pas tant de monde que cela, fis-je remarquer à Iwan.

— C'est qu'on ne les paie plus maintenant pour courir les pèlerinages et dire des patenôtres. Ils ne sont pas pressés de s'embarquer à leurs frais! répondit-il, en remettant ses chevaux au galop.

Mais voyant mon air incrédule, il ajouta cyniquement.

— Moi aussi, autrefois, j'ai gagné ma vie en faisant des promenades. J'en ai vu du pays : Poczajev, la Laure de Kiev,

Lesna, Radecznica, tout ce qu'ils voulaient. Et je ne me faisais pas prier; on mangeait pour rien dans les monastères, et de l'eau-de-vie : autant qu'un bon chrétien en peut boire. Aujourd'hui, ils sont plus malins, ils gardent leur argent; alors, nous, nous gardons nos patenôtres.

— Vous aussi, donc, vous êtes orthodoxe?

— Que voulez-vous? On tient à sa peau. J'ai vu tant de choses quand on a aboli l'Union que j'en ai pour jusqu'au jugement dernier. J'ai vu, Monsieur, des villages entiers nager dans le sang; j'ai vu comment les gens mouraient devant l'église de Pratulin; j'ai vu des centaines de personnes traînées en prison ou chassées aux quatre coins du monde. Mon village

aussi a résisté. Le knout marchait, j'en ai eu ma part, j'ai été coffré comme les autres. J'étais jeune alors ; j'avais la peau chatouilleuse, et pour vous dire vrai, le knout m'a dégoûté de toutes les confessions, tellement que s'ils m'avaient ordonné de me faire juif, je me serais aussi bien fait juif qu'orthodoxe. Je n'ai pas une tête à savoir ce qui vaut le mieux, moi. Je résistais pour faire plaisir à ma mère qui me prêchait par tous les saints. Ils m'ont mené à Biala. J'y suis resté trois mois. D'abord, ça n'allait pas mal; on mangeait, on était au chaud et on ne faisait rien. Moi je résistais, je disais non et non ! Alors ils m'ont mis à part et ils ne me donnaient plus qu'une livre de pain pour ma journée. Je tenais bon. Qu'est-ce que c'est

que la faim pour le paysan; c'est sa mère nourricière! Mais à la fin, ils trouvèrent le joint et se mirent à me nourrir avec du gruau au lard rance. Cette fois, Monsieur, je n'y tins plus. J'aurais résisté au diable d'enfer, mais à ce lard, non! Une semaine après, je faisais tout ce qu'ils voulaient. J'en ai mal au cœur rien que d'y penser. Avec du lard rance, ils ont pris une âme....

Il éclata d'un rire mauvais qui me fit froid. Je le regardai avec un dégoût mêlé de compassion.

— Et puis après, j'ai vu ce qu'il en était, et maintenant je sais que les uns et les autres sont bons à jeter dans le même panier! reprit-il d'un ton colère. Chacun tire à soi le paysan, parce que chacun vit du paysan. Ce n'est pas vrai peut-être?

Je ne répondis rien. Il se tut lui aussi, poussa ses chevaux, puis se retournant vers moi :

— Il pourrait bien leur arriver comme à ces deux bonnes femmes qui se disputaient un chien et qui le tiraillaient chacune de son côté. Le chien finit par trouver le jeu mauvais... et les mordit toutes les deux.

VI

Je ne me souviens plus où j'ai remarqué, pour la première fois, une croix élevée en plein champ, mais je la vois encore, solitaire, au milieu des blés ondulants, étendant ses deux bras, comme pour attirer dans une étreinte consolatrice tout ce malheureux pays. Je crus d'abord que c'était la tombe d'un suicidé, mais plus tard, au cours de mes pérégrinations, j'en vis d'autres semblables, à travers les champs ou les bois, sur des landes incultes, au bord des rivières, dans des ose-

le sol, une caille appelait dans les seigles ou une volée de jeunes perdrix changeait de place.

— Sommes-nous encore loin? demandai-je, car le silence me devenait insupportable.

— Non! me répondit-il en sursautant. Nous arriverons avec la nuit.

Par bonheur, la route traversait alors un bois épais. Je vis briller de l'eau dans un fossé vers lequel nos chevaux tendaient le cou avidement.

— Si nous laissions passer la grosse chaleur? proposai-je, me sentant à bout de forces.

— Bon, les chevaux souffleront, et l'homme se détendra un peu les os.

Le bois nous couvrait de son ombre

fraîche, une haleine humide, imprégnée de résine, soufflait des profondeurs. Je m'étendis sur l'herbe avec délice. Le paysan jeta du foin aux chevaux, s'assit à mes côtés, alluma sa pipe et commença, en chuchotant, comme se parlant à lui-même :

— Ceux qui dorment là-bas résistent encore maintenant.... Oui, Monsieur, reprit-il en élevant soudain la voix. — Pendant ces années terribles, il fallait se passer de baptême, d'église, de mariage et, quand on mourait, de sépulture chrétienne. On ne pouvait ni venir au monde, ni en sortir à son idée. Et quand on ne voulait pas s'en aller dans sa tombe en compagnie du pope et des gendarmes, on devait vous enfouir, la nuit, sans rien dire

et souvent n'importe où, comme un pestiféré. Alors les amendes pleuvaient dru comme grêle. C'est que, tout de même, on ne pouvait pas disparaître sans crier gare, il fallait un acte de décès, et le greffier demandait : « Où le défunt est-il enterré? » — « Dans la terre. » — « Mais quel pope l'a enterré, et dans quelle paroisse? » — « Dans la terre. » Est-ce qu'après tout le monde entier n'est pas la paroisse de Dieu? Souvent l'interrogatoire continuait par des coups de poings, mais l'autre ne savait qu'une chose : dans la terre. Et il disait vrai. Alors les gendarmes couraient les cimetières comme des enragés, et, s'ils trouvaient le mort, ils le déterraient pour l'enterrer de nouveau à leur manière. J'ai eu ce malheur-

là. Je perds mon garçon, — il avait près de cinq ans, — emporté par la variole. Je l'enterre comme tous les nôtres, en cachette, par une nuit noire, je piétine la terre, je remets du gazon, — baste! les gardes le dépistent, reprennent le cercueil, et le pope recommence l'enterrement, mais à un autre endroit et avec des simagrées à n'en plus finir. Ma femme essaya bien de défendre le petit, elle n'y put rien. Il fallut encore payer l'amende et faire un tour en prison.

Et tenez, il n'y a pas longtemps, voilà dix ans seulement, le même malheur m'arrive. Mon gendre vient à mourir. Un Polonais de la bonne espèce celui-là, et un fier catholique. Il faisait tout pour aider les opposants, amenait des prêtres,

distribuait des livres, il était même allé à Rome avec le vieux Blyskosz. Bref, il prend froid aux missions, et en trois jours son compte est réglé. Avant de mourir il n'a qu'un mot : qu'on ne le livre pas au pope ! C'était difficile, les gardes ne connaissaient que lui, mais il leur glissait toujours entre les doigts comme une anguille. Dès que le village apprend sa maladie, le *starszy* se présente chez nous, soi-disant pour une affaire. Je vis bien qu'il venait regarder si le malade en avait pour longtemps. Je ne faisais semblant de rien, mais mon gendre, qui ne savait plus guère pourtant ce qui se passait en ce monde, lui crie :

— Ton barbu ne m'enterre pas encore ! J'en sortirai !

Le *starszy* s'en va et revient le lendemain. Le malade étant sans connaissance, il reste quelques heures à attendre, comme le diable qui guette une âme. Enfin, le troisième jour, vers le soir, le malade passe. Nous n'en soufflons mot à personne, même aux proches voisins. Je bouche les fenêtres, et, malgré les larmes et les lamentations, il s'agissait de penser à l'enterrement, nous n'avions que quelques heures devant nous. Dès le matin, le garde serait là, et il ne le lâcherait plus. En deux minutes, on décide de l'enterrer cette nuit même, on ne pouvait risquer un seul jour. Par bonheur, il faisait sombre et il tombait une petite pluie tenace. Les femmes préparent le mort, je bâtis un cercueil n'importe com-

ment, et aussitôt après minuit, nous le portons à travers champs dans un endroit du bois dont personne ne se serait douté. Ce qu'on pleure, ce qu'on gémit, — je ne vous en dis rien. Nous revenons à l'aube, et je n'avais pas plutôt la tête sur l'oreiller, que mon aîné arrive et me dit :

— Depuis la grange, à travers champs, jusqu'au bois, on voit par où nous avons passé. Une fois sur cette piste ils trouveront la tombe.

Mon sang ne fit qu'un tour. Comment faire ? Elles n'allaient pas disparaître par un coup de baguette ces traces-là !

Nous étions au printemps, le terrain était comme du beurre ; en des endroits, les roues l'entamaient jusqu'aux essieux.

Nous combinons, nous raisonnons, quand voilà un gamin qui nous crie :

— Le garde ! Pour sûr il vient là.

— Jésus Marie ! Tout va se savoir. Ils vont le déterrer comme Jean.

Mais le bon Dieu m'éclaira et m'envoya son Saint-Esprit. Je fais coucher mon fils dans le lit du mort, les femmes lui emmitoufflent la tête de linges mouillés, elles le couvrent d'un édredon, et la veuve s'assied à côté de lui, en recommençant les larmes et les soupirs qu'elle avait donné de si bon cœur à son défunt.

Le *starszy* entre et demande des nouvelles, dès la porte. Je lui dis :

— Espérons en Dieu, il s'en tirera peut-être....

Il nous regarde, fait son signe de croix

et s'en va. Après midi, le pope arrive pour préparer le malade à la mort. La veuve lui bouche le passage et le salue de la belle manière. L'autre ne s'effrayait pas pour des cris de femme, il était habitué à ces réceptions-là. Mais dès que je lui parlai de la petite vérole, voilà mon homme qui change de mine et détale assez peu fier; il avait de la marmaille, huit! Le garde nous surveilla toute la semaine sans se douter de rien. A la fin, il sut tout, mais la pluie avait effacé les traces, le diable lui-même n'y aurait vu que du feu. J'ai cru qu'il en deviendrait fou. Il cherchait le le jour et la nuit, — attrape donc le vent en plein champ! Le tour me valut quelques semaines de prison. Comment faire, Monsieur? Eux-mêmes nous forçaient à

mentir. Nous vivions sous terre, comme des taupes, il fallait bien se défendre comme des taupes. Mon Dieu ! que de fois vous faisiez des dizaines de lieues pour prier dans une église ; et devant l'autel même, le garde vous attrapait par la tête, pour vous mener prier à votre aise au violon. Et souvent, c'étaient les prêtres qui nous chassaient comme des chiens galeux, ils avaient plus peur des opposants que du péché mortel ! — conclut-il en se signant comme pour chasser tous ces mauvais souvenirs.

Quand le fort de la chaleur fut passé, nous reprîmes notre route, et il me raconta en détail la navrante histoire de sa paroisse. Il parlait bas, d'un ton naturel, monotone, comme s'il se fût agi d'événe-

ments quotidiens auxquels chacun devait s'attendre. Je l'écoutai, retenant mon souffle, envahi d'une douloureuse stupeur. Il me semblait entendre par instant une tragédie invraisemblable, — et tout cela était vrai, réel, comme ce jour brûlant, comme cette route poudreuse, comme ce vieux paysan rabougri. Je ne dirai pas tout, il me faudrait conter l'histoire de chaque personne, de chaque maison, de chaque motte de cette terre imbibée de sang et de larmes. Je me contenterai d'un seul fait qui donne à juger du reste.

En 1883, au commencement de mai, mourut à Janow en Podlachie une certaine Agnès Semeniuk, fervente catholique, comme tous les « opposants. » Avant de mourir, elle avait conjuré sa

famille et ses proches, sur ce qu'ils avaient de plus saint, de l'ensevelir suivant sa confession, fût-ce dans un champ de pommes de terre. La chose n'était pas facile, car les autorités, à cette époque, exercaient déjà sur les cimetières une surveillance rigoureuse, la nuit surtout, afin d'empêcher les enterrements clandestins. A bon chat, bon rat. On prit donc le parti de la transporter en plein jour au moment où les gardes s'en défieraient le moins.

En effet, le surlendemain du décès, une quinzaine de femmes s'assemblèrent chez la morte, enlevèrent le cercueil sur des draps enroulés et se dirigèrent par les rues de traverse vers le cimetière. Elles marchaient avec toute la prudence possible, glissant silencieusement au long

des murs comme des fantômes noirs; mais quelque « preneur d'âme » les aperçut et la police fut avertie. Bientôt les agents leur barrèrent le chemin. Comme elles étaient les plus fortes, elles en eurent vite raison, les dispersèrent et reprirent leur charge en se hâtant.

Derrière elles, des coups de sifflet, des appels, des galops de chevaux retentirent, et avant qu'elles n'eussent le temps de parvenir jusqu'à la tombe, une troupe tombait sur elles sabre au clair. Elles entourèrent le cercueil, le couvrirent de leurs corps et le défendirent des poings et des dents. Le bruit se répandit dans la ville. Les gens accoururent, et la bagarre continua de plus belle. Le cercueil qui passait tour à tour d'un camp à l'autre

finit par éclater sur le pavé, et la défunte tomba dans la neige. Les cris, cette fois, montèrent jusqu'au ciel, et les femmes exaspérées se jetèrent sur les agents avec une telle fureur qu'on ne vit plus bientôt qu'une masse mouvante de corps enchevêtrés qui roulait en hurlant d'un bout de la rue à l'autre. D'autres femmes qui se trouvaient présentes profitèrent du désarroi, saisirent le corps, l'enveloppèrent de leurs châles et s'enfuirent. Mais un autre groupe d'agents, le *starszy* à leur tête, les eurent bientôt rejointes, reprirent le corps, le remirent dans le cercueil et envoyèrent promener les femmes. Elles durent céder devant la force et s'en retournèrent en chargeant les sacrilèges de malédictions.

Il ne resta plus, sur le champ de bataille, que le cercueil et les policiers qui ne savaient trop qu'en faire, car l'église était loin et aucun d'eux ne voulaient le porter.

Sur ces entrefaites, une voiture se montra. Ils ordonnèrent au paysan de les aider, mais l'autre, voyant ce dont il s'agissait, fouetta sa bête et s'esquiva.

Et personne, dans toute la ville, en dépit des prières ou des menaces, ne consentit à leur prêter des chevaux; et le cercueil raccommodé avec des cordes attendait toujours au plein milieu de la rue.

Enfin, vers le soir, un propriétaire arrivant de Blonie fut contraint de céder sa voiture et d'emmener la morte à l'église.

Le lendemain, elle n'eut à son enterre-

ment que le pope, son diacre et toute la police de la ville; mais, dans chaque maison, des larmes silencieuses coulaient pour elle.

VII

La nuit tomba, trouble, orageuse. Le vent balayait les routes en sifflant et soulevait des tourbillons de poussière. Dans le ciel couleur de plomb le tonnerre battait la charge, et, à la lueur aveuglante des éclairs, je voyais se tordre les arbres et mousser les champs de blé écumeux. L'orage pouvait éclater d'un moment à l'autre.

— Peut-être que ça passera de côté et peut-être aussi que nous serons saucés ! me dit mon conducteur d'un air consolant.

Il pressa ses chevaux qui traînaient la

jambe, car la route était dure, défoncée, pierreuse et longée de fossés profonds, cachés dans l'ombre. Depuis la fin de la journée nous marchions à cette allure et au petit bonheur. Apercevant donc un profil humain qui nous croisait, je me hâtai de crier :

— Par où va-t-on à Chelm?

— Par la chaussée, à droite, et puis à gauche.

— Et cette chaussée, elle est loin ?

L'homme s'était évanoui comme une ombre. Tire-toi d'affaire maintenant, et cherche le vent dans la plaine ! Ni moi, ni le cocher ne savions le chemin.

— S'il faisait jour seulement, je trouverais bien, quand le diable y serait ! grommelait l'autre.

— Mais vous disiez que vous connaissiez la route.

— Sûr! Je l'ai faite plus d'une fois pour mener le vieux monsieur à Chelm, seulement de l'autre côté.

Nous allions à l'aveuglette, dirigés uniquement par les fils télégraphiques qui gémissaient au-dessus de nos têtes. Les ténèbres s'épaississaient, l'orage approchait; plus personne par les chemins; impossible même de trouver une indication à l'aide des villages qui avaient disparu dans une obscurité impénétrable.

— C'est qu'il n'y avait pas encore de chaussée de mon temps, fit le cocher après un silence.

— Quand êtes-vous venu la dernière fois?

— Voilà bien quarante ans... pour l'insurrection....

Je n'en demandai pas plus long, car la chaussée sonnait déjà sous les roues. La voiture s'arrête tout court.

— Devine maintenant si tu es malin ! grognait le pauvre homme d'un air piteux.

— Par la chaussée, à droite, et puis à gauche, répétai-je.

Les chevaux partirent à fond de train. Quelques lumières percèrent la nuit, et de très loin un sifflement de locomotive nous arriva.

— Et après, je n'y suis plus venu. Ils nous ont emmenés mon maître et moi, de l'autre côté du Baïkal. Alors, vous savez, on oublie... continua-t-il pour se justifier.

Nous passions au bas de longues collines

boisées, quand soudain des aboiements désespérés retentirent et une puanteur abominable nous enveloppa.

— La charogne sent. Chelm ne doit pas être loin.

— Filez ! Filez ! criai-je, car c'était à n'y plus tenir.

— C'est le vent, expliqua-t-il, sans s'émouvoir. Toutes les villes ont des voieries. Mais tout de même, qu'on les permette, comme ça, le long d'une chaussée !...

Tout en faisant ses réflexions, il fouettait les chevaux à tour de bras et nous eûmes bientôt dépassé cette zône empestée. Nous prîmes à droite, par une large rue bordée de petites maisons basses, au-dessus desquelles de larges coupoles enflaient leurs ventres de citrouilles. Bientôt le che-

min devint montueux, et les lumières multipliées dansaient comme un essaim de lucioles.

Chelm était devant nous, étagement confus de maisons, de jardins et d'églises, saupoudré de lueurs papillottantes, et se dessinant sur le ciel en contours noirs, menaçants.

Depuis plusieurs semaines, le nom de cette ville me sonnait aux oreilles, mêlé à tant d'horribles choses que j'y entrai avec avec un étrange sentiment d'appréhension. Il y a des villes méchantes comme il y a de méchantes gens, qui répandent autour d'eux une inquiétude inexplicable. Chelm me fit l'effet d'une de ces villes.

Pourquoi les légendes populaires peuplent-elles toujours les sommets de sor-

cières et de diables? Il doit y avoir là le symbole profond d'une vérité cachée. Chelm est situé sur une colline assez élevée qui domine au loin la région, et, comme pour confirmer les croyances du peuple, un esprit malfaisant niche dans ces hauteurs, qui, depuis de longues, longues années, répand à l'entour les semences empoisonnées de la haine, de l'iniquité, du malheur, semences qui lèvent, fructifient et donnent une ample moisson de larmes, de sang et de souffrances.

Il se faisait déjà tard, et comme nous étions au vendredi soir, toute la ville sentait la bonne cuisine préparée pour le sabbat. Les rues étaient désertes, les magasins fermés; çà et là, seulement, derrière

les vitres éclairées, je voyais passer de vieilles têtes recueillies.

Le lendemain, dès le matin, je sortis en ville.

Il ne restait plus trace de l'orage de la nuit, le temps s'était mis au beau, sur l'azur immaculé du ciel l'or des coupoles étincelait, et des champs, soufflait une brise légère parfumée de luzerne coupée. La ville, malgré sa charmante position, est laide, bâtie à la diable, effroyablement sale et farcie de boutiques juives. Bref un chef-lieu de district, comme nous les connaissons, composé d'une unique rue, spacieuse, qui suit la crête jusqu'à la cathédrale, et de quelques dizaines de ruelles qui dégringolent pêle-mêle les flancs escarpés. Ce qu'elle a d'imposant, c'est le nombre,

la grandeur et la magnificence de ses sanctuaires orthodoxes. Il va sans dire qu'ils sont richement dotés et qu'on n'y voit pas un chat, car tout ce que Chelm compte de schismatiques ne suffirait pas à en remplir un seul. L'église catholique, par contre, qui a plus de vingt-cinq mille paroissiens, ne peut,même les jours ordinaires, contenir les fidèles qui veulent y entendre la messe. Telle est notre destinée, et le proverbe polonais dit bien : « L'un se rase au tranchet, l'autre ne peut rien faire du rasoir. »

L'ancienne cathédrale uniate, transformée depuis l'abolition de l'Union en *Sobor* orthodoxe, couronne la hauteur. On a élevé à côté un nouveau campanile.

Sur le large escalier de pierre, par

lequel on accède du côté de la ville à la place de la cathédrale, était accroupie toute une rangée de mendiants du plus pittoresque effet. J'avais à peine posé le pied sur les premières marches, que leurs yeux d'éperviers s'abattaient sur moi, et qu'une trentaine de mains crochues me barraient la route, tandis que des voix enrouées et geignardes entonnaient automatiquement un chœur de supplications, où les vierges de Czenstochowa, d'Ostrobrama et de Koden étaient tour à tour appelées à ouvrir mon cœur et ma bourse à ces pauvres malheureux.

Ils mendiaient en si bon polonais, que je me laissai soutirer quelques roubles.

Je m'étais arrêté au sommet des escaliers, ébloui par la vue splendide qui

s'étendait de là sur les campagnes d'alentour, quand le chant des mendiants retentit de nouveau à mes oreilles.

Un officier montait en compagnie de quelques dames. Les mains tendues couraient après lui, et le chœur des suppliants reprenait, mais cette fois en une autre langue, et avec d'autres invocations : N.-D. de Kazan, de Potchaïev, saint Michel et quantité d'autres noms de saints que j'entendais pour la première fois de ma vie. Ils durent faire bonne recette, car les bénédictions et les actions de grâces n'en finissaient plus.

Suffisamment édifié de cette politique de béquillards, je me rendis à la cathédrale. Je tombai mal : on la réparait. Le maître-autel et les principales icônes

étaient voilées. Des échafaudages obstruaient la grande nef ; la peinture giclait de tous les côtés, et un maçon juché sous la voûte sifflait une polka, à plein gosier. Les nefs latérales sombres et silencieuses étaient également vides.

— Il n'y a jamais plus de monde qu'à présent? demandai-je à un ouvrier.

— Quand on l'amène, il y en a, répliqua-t-il en me fixant bien en face, et il disparut dans le fond.

Je sortis sur la place inondée par le soleil et la réverbération des murs blancs. Je ne vis pas âme qui vive, et, malgré mes recherches dans le parc voisin, je ne pus trouver trace de ces foules dévotes qui, d'après les assertions orthodoxes, viennent assiéger nuit et jour le

sobor, de tous les points du pays de Chelm.

J'entrai au musée, édifice très propre, très monotone et d'un style très officiel, comme tous les édifices d'alentour. Il se compose de quelques petites pièces et d'une énorme salle destinée aux réunions de la Confrérie. Sur l'un des murs, s'alignent les portraits des anciens évêques et métropolites uniates, ces Pociej, ces Terlecki, ces Rutski, créateurs, bienfaiteurs, défenseurs et martyrs de l'Union, tandis que sur le mur d'en face, pendent les têtes fanatiques des pasteurs russes contemporains, y compris le trop fameux Euloge. De ces yeux muets qui se croisent, deux mondes se mesurent, deux civilisations, séparées par

un abîme que rien ne comblera jamais.

J'aperçois dans un coin l'image miraculeuse de N.-D. de Chelm, révérée depuis le XVII^e siècle par l'Eglise uniate, maintenant dégradée et rejetée du sobor, pour cette raison sans doute qu'elle n'est pas habillée et peinte dans les formes. L'*Almanach populaire de Kholm* pour l'année 1909 commente, en ces termes, un détail de cette image : « A l'épaule droite de la Mère de Dieu, on voit l'ordre de l'Aigle Blanc, que le roi de Pologne Jean-Casimir *eut la sottise* d'y suspendre après avoir gagné la bataille de Berestetchko [1]. »

1. Cette bataille, gagnée contre les Cosaques l'an 1650, figure en bas-relief sur le monument de Jean-Casimir à Saint-Germain-des-Prés. (N. du T.)

Où est la Crimée? Où est Berestetchko? Où sont les temps de l'Aigle Blanc?

Le savant auteur ne s'en tient pas là. Tout le reste de son article n'est qu'un ramas de burlesques mensonges et de grossières insultes à l'adresse des anciens évêques uniates, de Pociej notamment, qu'il traite de fripon, de voleur, de bourreau, et qui, en fin de compte, dit-il, « était plus un brigand qu'un métropolite. » Tout l'almanach est écrit de ce ton, et c'est celui des brochures orthodoxes que la Confrérie répand par dizaines de mille parmi les peuples. Les seuls noms de Pologne et de catholicisme suffisent à pousser les arrivistes russes au paroxysme de la rage. Ils écument et vomissent l'injure et la menace :

c'est à inspirer plus de pitié que d'horreur.

Dans les autres pièces du musée, on a réuni tout ce qu'on a pu sauver de la dévastation des églises uniates. Débris de sculptures et de boiseries, cloches, saints moines, anges, christs et vierges, bannières, ostensoirs, missels, vases sacrés et ornements, — tout cela, dépenaillé, crasseux, ébréché, bancal, encombre pêle-mêle les cloisons, les planchers, les armoires et les vitrines, se presse en foule mélancolique vers les fenêtres grillées, et, comme emprisonné entre ces murs froids, semble écouter dans les souffles du dehors l'écho des lointaines campagnes....

Le jour touchait à sa fin quand je me retrouvai au milieu de la grand'rue.

Les trottoirs étaient envahis par le public bruyant du sabbat qui grossissait à chaque minute comme un fleuve débordé. De temps à autre seulement passait une casquette de fonctionnaire, un sabre d'officier sonnait, ou quelque rare civil, descendant de Japhet, se glissait prudemment le long des gouttières.

— Où sont donc les Russes dans cette antique ville russe? demandai-je à mon ami.

— Nous en avons en tout cinq familles, sans compter les employés, cela va de soi. Mais attendez; quand Chelm sera promu chef-lieu de gouvernement, nous en aurons à souhait, car il faudra bien remplir les nouvelles places. Les Juifs, du reste, se prêteront au changement avec la

meilleure grâce, dès qu'ils y verront leur intérêt. Je suis on ne peut plus certain qu'ils prendront d'eux-mêmes la touloupe et la chemise rouge, changeront de langue, repeindront leurs enseignes, s'abonneront aux nouveaux journaux, répéteront à satiété : « Nous sommes Russes » et seront plus acharnés contre nous que les Russes eux-mêmes. Bref on donnera à la ville le caractère qui convient.

— Mais il leur sera difficile de transformer Chelm du jour au lendemain.

— Transformer l'extérieur ne sera rien, et d'ici quelques années, la ville paraîtra ce qu'on veut qu'elle paraisse. Du reste, avec une petite ville où personne n'osera souffler mot, le gouvernement a beau jeu. On passera un badigeon vert sur les toits,

un badigeon rouge framboise sur les murs qui auront l'air d'être écorchés tout vifs, on rembourera les cochers de fiacres jusqu'à ce qu'ils ressemblent à des meules de foin, on défendra de parler polonais dans les rues, on effacera tout ce qui rappelle de près ou de loin l' « occident pourri, » ce qui reste d'églises sera donné aux popes, on publiera des brochures qui démontreront scientifiquement que jamais Polonais n'a mis le pied à Chelm, et les Russes même finiront par croire que la ville est russe depuis la création du monde. Ajoutez quelques pogroms de Juifs et quelques pillages de caisse publique, en quoi la ville différera-t-elle de Homol ou de Berdytchev? Peut-être par un renforcement de police....

— Et que gagneront-ils à cette mascarade?

— L'Etat? rien. Mais ceux qui font tout ceci : des ordres, de l'avancement, des gratifications. De loin, ils auront l'air d'agir dans l'intérêt général et de défendre l'orthodoxie; en réalité, ils ne cherchent que des prétextes à mérite et à distinction.

— Vous pensez donc que la séparation se fera?

— J'en ai la certitude. Trop de gens y trouveront leur intérêt. Il faut conquérir le pays de Chelm, pour le jeter au Moloch toujours affamé de grasses places. Et que le paysan polonais ou russien en pâtisse, que des régions entières retournent à l'état sauvage, que des océans de

larmes coulent, que des millions d'hommes soient opprimés, qu'importe à ceux dont le seul Dieu est le « tchin » et la seule fête, le 20 de chaque mois?

Ceux-là seront toujours à leur aise, au chaud et la panse garnie!

FIN